ROSITA,

ou

TENIR SA PROMESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Imitée d'une nouvelle de **M. PITRE-CHEVALIER,**

PAR M. LAURENCIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 15 septembre 1840.

DISTRIBUTION :

DUBREUIL, sous-lieutenant français au service du prétendant.......	M. TISSERANT.
DON PEDRO RIAZ	M. H. LANDROL.
D. STEFANO, son fils	M. RHOZEVIL.
D. RODRIGUE, jeune hidalgo....................................	M. SYLVESTRE.
ELVAR, capitaine de guérillas....................................	M. BORDIER.
ROSITA, nièce de D. Pedro....................................	Mlle NATHALIE.

SOLDATS CHRISTINOS ET CARLISTES—AMIS ET VOISINS DE D. PEDRO.

La scène se passe au village de Panola, dans la Castille, en 1840.

ACTE I.

Une salle basse dans un vieux manoir de la Castille. Porte d'entrée au fond ouvrant sur une cour de ferme. A gauche de cette porte, une fenêtre. Au premier plan, à droite, la chambre de Rosita; au second plan un escalier conduisant à la chambre de Stefano. A gauche, une fenêtre, plus loin la porte d'une autre chambre. Sur l'avant-scène à gauche, une table sur laquelle sont des armes. A droite un grand fauteuil; un buffet, sous la fenêtre du fond.

SCÈNE I.

D. PEDRO, D. RODRIGUE.

D. PEDRO.

Entrez... mais, entrez donc, senor don Rodrigue... entrez !..

D. RODRIGUE.

Puisque vous l'exigez.

D. PEDRO.

Nos moissonneurs finissent à l'instant seulement de réunir les gerbes dans la grande cour... ils sont allés s'habiller et prendre une heure de repos. (Lui montrant le fauteuil.) Faites comme eux.

(Il va s'asseoir à la table où il nettoie des pistolets.)

D. RODRIGUE.

Eh bien !.. volontiers. (Il s'assied.) Ouf !..

D. PEDRO.

Ils en avaient besoin, car dans notre pauvre Espagne.... en ces temps de trouble et de révolution, il nous faut toujours avoir la faucille d'une main et l'escopette de l'autre... surtout en ce moment que les factieux cherchent à se rapprocher de la frontière de France où ils sont enfin repoussés par Espartero,.. car, le ciel en soit loué, cette guerre impie touche à sa fin.

D. RODRIGUE.

Ah ! tant mieux... car il est bien désagréable de ne pouvoir voyager tranquillement... aussi, tel que vous me voyez, je viens de faire dix lieues en huit heures !.. j'arrive de Burgos.

D. PEDRO.

A pied ?

D. RODRIGUE.

A pied ! cela vous étonne ?.. je crois bien, ça m'étonne moi-même.

D. PEDRO.

En effet, une route si longue et si rapide... par nos montagnes de la Vieille-Castille !..

D. RODRIGUE, s'essuyant le front.

Oui... c'est quelque chose... mais ce n'est pas encore cela qui me surprend le plus... c'est de voyager ainsi dans ce modeste équipage... Moi, don Rodrigue Martinez, y Pelago, y Tortico, y Malpico... descendant du grand roi Pélage. (Soupirant.) Ah !..

D. PEDRO.

Encore des regrets !.. mon cher Rodrigue, imitez-moi donc... ce manoir et les quelques ar-

pens de terre qui l'entourent ne sont-ils pas maintenant toute la fortune du riche hidalgo don Pedro Diaz de la Sarga.

D. RODRIGUE.

Sans doute, mais nos positions sont bien différentes... moi, ce sont mes nobles aïeux qui ont mangé ma fortune, tandis que...

D. PEDRO, vivement.

J'ai dissipé la mienne moi-même, n'est-ce pas?..

D. RODRIGUE.

Ah!.. je ne dis pas...

D. PEDRO.

Je le dis, moi, je le dis hautement avec orgueil... car s'il ne me reste rien, ou presque rien de mon patrimoine...

D. RODRIGUE.

C'est que vous avez tout sacrifié pour la défense de notre belle patrie!.. c'est que jadis... (on m'a conté ça) vous avez équipé et entretenu long-temps à vos frais une compagnie de guérillas que vous commandiez sous les ordres de Mina... c'était beau!..

D. PEDRO.

Je faisais mon devoir de patriote et de noble castillan... à ma place... vous en eussiez fait autant.

D. RODRIGUE.

Heu! heu!.. (Pedro fait un mouvement, il reprend vivement avec une feinte énergie.) Moi! certainement, quand il s'agit de notre Espagne... que dis-je?.. de nos Espagnes!..

D. PEDRO.

Vous êtes jeune et fort, notre reine a besoin de défenseurs...

D. RODRIGUE, à part.

Oui... prends garde... moi qui suis pour... pour l'autre...

D. PEDRO.

Si mes blessures et les longues fatigues d'une vie passée tout entière au service, m'avaient laissé plus de forces, je vous conduirais moi-même au généralissime.

D. RODRIGUE.

Merci!.. ne vous dérangez pas.

D. PEDRO.

Mais, si vous le désiriez, parlez, et à défaut de son ancien frère d'armes, l'un des trois fils que je lui ai envoyés vous présenterait à lui.

D. RODRIGUE, se levant.

On n'est pas plus obligeant, et j'y penserai... plus tard; mais pour le moment... j'ai d'autres idées.

D. PEDRO.

Ah!

D. RODRIGUE.

Oui... un projet que vous saurez tantôt à la fête des Gerbes, car elle a toujours lieu aujourd'hui chez vous.

D. PEDRO.

Je ne le voulais pas... une fête au milieu de tous ces troubles.

Air du Charlatanisme.

On accorde mal aisément,
Le plaisir avec les alarmes,
Et nous devons à chaque instant
Être prêts à courir aux armes.

D. RODRIGUE.

Sans doute, je trouve fort beau
Ce bruit de tambours, de trompettes,
De fusils, mais... foi d'hidalgo,
J'aimerais peu danser le bolero,
Avec de telles castagnettes,
Ce sont de tristes castagnettes.

D. PEDRO.

Cependant il a bien fallu céder aux instances de nos braves moissonneurs.

D. RODRIGUE.

Ah! dame!.. ils y tiennent d'autant plus qu'on ne célèbre cette fête nulle part aussi dignement, et qu'après les désastres, les pertes éprouvées par vous l'an dernier... Vos champs ravagés... vos granges incendiées par l'ennemi, et les contributions de guerre, donc!.. c'est-à-dire que tout le monde s'attendait à vous voir forcé de vendre votre ferme.

D. PEDRO.

En effet... (A lui-même.) Et sans Rosita, sans son secours inespéré!

D. RODRIGUE.

Mais enfin... vous vous êtes tiré des griffes des gens de loi... votre ferme vous appartient encore... et la fête des Gerbes aura lieu comme de coutume, Dieu merci... car (Baissant la voix.) je vous dirai, entre nous, que si j'ai tant hâté le pas... c'est que je tenais beaucoup à y assister... cette année, surtout.

D. PEDRO.

Et... d'où vient cette année, plutôt que les autres?

D. RODRIGUE.

Ah! d'abord, c'est qu'aujourd'hui je dois être le maître des cérémonies, et puis vous n'aviez pas alors à nous présenter une maja... une reine de la fête... comme celle qui vous est venue de la Navarre... il y huit mois.

D. PEDRO.

Rosita?

D. RODRIGUE.

Votre charmante nièce... oui... l'aimable Rosita, dont j'espère bien fixer le choix.

D. PEDRO.

Ah!

D. RODRIGUE.

Oui... car je ne me voyais guère qu'un rival à redouter...

D. PEDRO.

Qui donc?

D. RODRIGUE.

Votre fils Stefano... Mais je suis bien tranquille... sa cousine et lui ne peuvent pas se souffrir.

D. PEDRO.

Qui vous fait supposer!..

D. RODRIGUE.

Dame... ça saute aux yeux... demandez à tout le monde...

D. PEDRO.

Vous vous trompez, si Stefano se montre peu empressé auprès de sa cousine... c'est que sans doute son cœur épris d'une autre...

D. RODRIGUE.

Bah!.. au fait, c'est possible... Manuela, peut-être? la fille de l'alcade... belle femme... j'y

avais pensé aussi... avant d'avoir vu Rosita... (S'arrêtant.) Mais, chut!.. la voici... ne dites rien... je veux lui causer une surprise agréable.

(Il se met à l'écart.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROSITA, entrant par le fond.

D. PEDRO.

Eh bien! mon enfant, que disent nos moissonneurs? sont-ils contens?

ROSITA.

Oui, mon oncle, je leur ai distribué ce que vous m'aviez donné pour eux.

D. RODRIGUE, il s'avance brusquement.

De votre joli main, Senora...

ROSITA, poussant un léger cri.

Ah!..

D. RODRIGUE.

S'ils n'étaient pas contens... ils ne mériteraient pas leur bonheur.

ROSITA.

Quoi? c'est vous, senor don Rodrigue, déjà de retour.

D. PEDRO, à part.

Hein?

D. RODRIGUE, à part.

Elle est piquée! (Haut.) Je suis resté plus long-temps que je voulais à Burgos... mais il s'agissait de papiers.... d'un consentement (Il regarde Rosita.) à certains projets sur lesquels j'étais allé m'entendre avec mon oncle, le chanoine Brambilla, et comme je voulais absolument être près de vous aujourd'hui, belle Rosita... je me suis mis en route... et il n'a pas tenu à moi que je ne fusse ici deux heures plus tôt.

ROSITA.

Qui vous a donc empêché?

D. RODRIGUE.

Ah! vous savez... le pays est tellement couvert de soldats, de guérillas christinos ou... autres... et puis... une rencontre que j'ai faite.

D. PEDRO.

Une rencontre?

D. RODRIGUE.

Oui, des... (A part.) Ah! diable! ne lui disons pas... ce vieux constitutionnel m'en saurait mauvais gré.

D. PEDRO.

Eh bien!

D. RODRIGUE.

Eh bien, oui, un individu... un voyageur, je ne sais trop... qui s'était égaré dans les défilés de la Sierra... et qu'il m'a fallu remettre dans son chemin.

D. PEDRO.

Ah! bien... je craignais déjà qu'il ne s'agît encore de quelques partisans du prétendant.

D. RODRIGUE.

Oh!.. du tout. (A part.) Qu'est-ce que je disais? (Haut.) Ils ne se hasarderaient pas à venir ici... à Panola... tout le village se lèverait... nous nous lèverions tous en masse!.. moi tout le premier!.. (A part.) Prends garde.

D. PEDRO.

Oui, certes... et après la leçon que mon fils leur a donnée cette nuit à la tête de nos moissonneurs.

D. RODRIGUE.

Stefano!.. comment Stefano s'est encore battu cette nuit... ce cher ami... voilà un brave... Mais où est-il donc?..

D. PEDRO.

A se préparer pour la fête des Gerbes, sans doute, quoique depuis quelque temps Stefano... votre joyeux compagnon d'autrefois. (Montrant Rosita qui est pensive.) Et tenez... voici Rosita qui s'en est aperçue aussi et que la tristesse de son cousin parait affliger autant que moi.

(Il va à elle.)

D. RODRIGUE.

Oh! cette chère Rosita, je sais d'où provient sa mélancolie... j'étais absent.

D. PEDRO, à Rosita.

Rosita!.. eh bien, ma belle... l'heure de la fête approche... va mettre tes habits de maja... car on ne tardera pas à se réunir.

D. RODRIGUE.

Et nous serons tous là... j'espère Senorita que vous ne repousserez pas l'hommage du plus soumis, du plus épris de vos adorateurs.

ROSITA.

Vous êtes galant, senor don Rodrigue.

D. RODRIGUE.

Oui... et puis je suis noble... très noble... plus noble que tous les plus nobles d'ici... celui qui descend du glorieux vainqueur des Maures, du roi Pélage, quoique sans fortune, peut prétendre à tout... et pour moi, belle Rosita, tout, c'est vous.

ROSITA, souriant.

Vraiment?

D. RODRIGUE.

Vous souriez. (A don Pedro.) Elle a souri... je triompherai!.. je cours m'habiller... peu de luxe... point de clinquant... mais comme se sera porté galamment... vous verrez... et alors...

Paraissez Navarrais, Maures et Castillans!..

Ou plutôt, non... ne paraissez pas... j'aime autant triompher sans conteste.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STEFANO, en costume de majo noir, mais riche et élégant.

ROSITA, voyant s'ouvrir la porte de Stefano.

Ah! Stefano!..

STEFANO, il va à son père et lui donne la main.

Mon père!

D. PEDRO.

Te voilà, mon ami...

D. RODRIGUE, à Rosita.

Ah! comme il est changé, qu'a-t-il donc, votre cousin?

ROSITA.

Je ne sais.

(Elle regarde Stefano avec intérêt.)

D. RODRIGUE.

Bonjour, Stefano...

STEFANO.

Ah! bonjour, Rodrigue... (Saluant sa cousine.) Ma cousine...

D. PEDRO.

C'est bien, mes amis, songez à vos apprêts... je ne pense pas qu'une nouvelle alerte vienne nous déranger, mais il vout mieux profiter de quelques heures de tranquillité...

STEFANO.

Je suis tout prêt, mon père.

D. RODRIGUE.

Et moi, je le serai bientôt.

D. PEDRO.

Toi, Rosita... tu n'as pas encore assisté à ces réjouissances, puisque tu habites parmi nous depuis quelques mois seulement... mais j'espère que tu ne te refuseras à rien de ce qui est prescrit par nos usages.

ROSITA.

Mais... mon oncle... il faudrait savoir... je ne les connais pas.

STEFANO.

C'est juste... et si ma cousine préfère attendre à la moisson prochaine...

D. RODRIGUE, vivement.

Du tout... je m'y oppose. (A Rosita.) D'ailleurs, rassurez-vous, Senorita, ces usages n'ont rien d'effrayant... au contraire.

D. PEDRO.

Vraiment, non... c'est une coutume consacrée à Panola, que le jour de la moisson des blés... les jeunes gens du village à qui la fille de la maison a su plaire... lui présentent un bouquet.

STEFANO, vivement.

Mais à celui de ces bouquets accepté par elle est attaché un prix.

D. RODRIGUE.

Un prix inestimable...

ROSITA, troublée.

Mais... mon oncle...

D. PEDRO.

Eh bien!.. pourquoi ce trouble, mon enfant?.. Vive Dieu! c'est pour se marier qu'on est jolie... Et, pour trouver un fiancé brave, tendre et fidèle... tu n'auras, ici, que l'embarras du choix.

D. RODRIGUE, à part.

Et le choix n'est pas douteux.

D. PEDRO.

Allons... allons... songe que tu es reine de la fête... ne te fais pas attendre.

ROSITA.

Mon oncle... ne pouvez-vous donc m'exemper?..

D. PEDRO.

De paraître à la cérémonie... Impossible.

Air : Dévide ma blonde quenouille.
Ou : De bonheur, comment me défendre?

Je ne dois exempter personne;
Ici, la coutume l'ordonne.
Ce n'est pas toi,
Qui peux refuser ton emploi;
C'est une règle, c'est la loi.
Et tu viendras, car c'est la loi.

ROSITA, à part.

Grand Dieu! combien ce jour fait naître,
Dans moo cœur, de trouble et d'effroi!
(Haut.)
Cette fête... hélas! d'y paraître,
Mon bon oncle, dispensez-moi.
Ici, Rosita vous en prie,
Cédez, de grace, à son désir.
Le malheur de toute la vie,
Peut suivre un moment de plaisir.

ENSEMBLE.

D. PEDRO.

Non, non, je n'exempte personne.
Puisque la coutume l'ordonne,
Ce n'est pas toi,
Qui peux refuser cet emploi;
C'est une règle, c'est la loi.
Et tu viendras, car c'est la loi.

ROSITA.

Il ne veut exempter personne.
Puisque la coutume l'ordonne,
Ce n'est pas moi,
Qui peux refuser cet emploi;
C'est une règle, c'est la loi.
J'obéirai, car c'est la loi.

STEFANO et RODRIGUE.

Il ne peut exempter personne,
Puisque la coutume l'ordonne.
C'est une loi;
Rosita, malgré son effroi,
Ne peut refuser son emploi;
C'est uoe règle, c'est la loi.

(Rosita entre dans sa chambre, Rodrigue sort par le fond.)

SCÈNE IV.

D. PEDRO, STEFANO.

(Don Pedro reprend la carabine qu'il avait laissée à l'arrivée de Rosita, et continue de travailler. Stefano s'appuie sur la fenêtre et regarde la campagne d'un air rêveur.)

STEFANO, à lui-même.

Quel beau jour! quel splendide soleil!

D. PEDRO, s'arrêtant et l'examinant.

Mais, qu'a-t-il donc?

STEFANO.

Le temps favorisera la fête... ils seront tous contens... joyeux!.. Et elle... comme elle sera jolie!..

D. PEDRO, élevant la voix.

Stefano!

STEFANO.

Comme ils s'empresseront autour d'elle!..

PEDRO, avec impatience.

Stefano!

STEFANO, sortant de sa rêverie et venant à lui.

Vous m'avez appelé, mon père?..

D. PEDRO, souriant.

Mais oui... et tu t'en aperçois un peu tard... A quoi songeais-tu donc si profondément?.. et d'où te viennent donc depuis quelques jours... depuis qu'il est question de la fête des Gerbes, enfin... ces airs mystérieux et farouches... tes rêveries taciturnes et tes soupirs sans fin?

STEFANO.

Je ne vous comprends pas...

D. PEDRO.

Si fait...

STEFANO.

Je ne vois pas cependant que je sois plus rêveur et plus silencieux que de coutume. J'ai fait

la moisson comme les autres... je me suis battu contre les ennemis de la constitution comme les autres, (S'efforçant de rire.) et j'attends, comme eux... le moment de me divertir.

PEDRO.

C'est possible... mais si tu voyais le sourire que tu fais en disant tout cela...

STEFANO.

Je vous assure...

PEDRO.

Je t'assure que tu me caches quelque chose... Oh! je le vois, j'en suis certain!

Air : T'en souviens-tu?

Je suis, sans doute, à l'hiver de ma vie;
Mais tu pourras, plus tard, en convenir,
L'amour n'est pas des choses qu'on oublie;
C'est, mon enfant, un trop doux souvenir.
Chez toi, déjà, de son passage,
J'ai remarqué plus d'un signe certain...
Quand on a fait autrefois le voyage,
On reconnaît aisément le chemin.

Et je n'ai, d'ailleurs, à ce sujet, qu'un reproche à t'adresser; c'est de n'avoir pas commencé par me le dire... (Il va à Stefano et lui tend les deux mains avec bonté.) N'ai-je donc plus ta confiance?

STEFANO, avec effusion.

Ah! mon père... vous allez tout savoir.

(Pedro va à un siége près de la table et s'assied.)

D. PEDRO.

Eh bien!.. à la bonne heure... conte-moi ça!

STEFANO, avec effroi.

Eh bien!.. il est vrai, mon père... j'ai dans le cœur un amour profond, invincible : j'aime une jeune fille dont la pensée, dont l'image efface jusqu'au souvenir de mes frères, que vous m'avez empêché de suivre à l'armée... Ah! que ne suis-je parti avec eux!

D. PEDRO.

Et cette jeune fille?..

STEFANO.

Sa vue me fait oublier le monde entier, vous-même quelquefois, mon père, et j'en demande pardon à Dieu! Si je fuis mes amis... si je n'adresse plus la parole à personne, c'est que le nom de celle que j'aime me vient seul sur les lèvres et que je n'ose le prononcer; si je ne me sens plus de courage à rien... c'est que je ne connais rien qui vaille un regard de ses yeux ou un mot de sa bouche; c'est que je donnerais ma vie pour ce mot ou ce regard, s'ils pouvaient m'annoncer qu'elle m'aime...

D. PEDRO, avec chaleur et attendrissement.

A merveille! mon fils, à merveille!.. Voilà, par Notre-Dame! comme j'étais autrefois, et voilà comme doit être tout Espagnol de ton âge qui a du cœur!.. J'ai toujours vu que les plus amoureux sont aussi les plus braves. Touche là, Stefano... je suis content de toi... et pour te le prouver, avant de te demander qui tu aimes... je te promets de ne mettre à ton mariage que deux conditions.

STEFANO, vivement.

Lesquelles, mon père, lesquelles?

D. PEDRO, gravement.

D'abord, la femme qui recevra ton nom t'en apportera un aussi noble et aussi pur que celui des Riaz de la Sarga; noblesse et honneur valent mieux que richesse; et tout pauvre que je suis, je n'exige pas d'autre dot.

STEFANO.

Ensuite?

D. PEDRO.

Ensuite, elle sera la digne fille d'un sujet dévoué de notre reine.

STEFANO.

Les deux conditions sont remplies, mon père.

D. PEDRO.

Bien.

STEFANO.

Mais, malheureusement, cela ne suffit pas... d'autres obstacles...

D. PEDRO.

Lesquels? t'aurait-elle repoussé?

STEFANO.

Oh! non, mon père, car alors c'est que j'aurais pu lui avouer mon amour... et jamais... jamais je n'oserai... je ne le puis... je ne le dois pas.

D. PEDRO.

Et pourquoi donc? pour quelle raison? ta pauvreté?

STEFANO.

Peut-être...

D. PEDRO, à part.

Serait-ce en effet la fille du seigneur Alcade?

STEFANO.

D'ailleurs, je serais riche à mon tour, que mon malheur n'en serait pas moins certain... il faut que je sois aimé pour être heureux... et je ne crois pas que je sois aimé, mon père.

D. PEDRO.

Qu'en sais-tu, puisque tu ne lui as pas demandé?

STEFANO.

Ah! si elle m'aimait, semblerait-elle redouter ma présence?.. car elle me fuit, elle évite avec soin mes regards, jusqu'à mon attention, et paraît craindre l'aveu toujours prêt à m'échapper.

D. PEDRO, gaîment.

Bast, c'est que tu n'oses pas toi-même ouvrir la bouche... et que peux-tu craindre? est-ce que l'amour offensa jamais une jolie fille? Voyons, mon jeune hidalgo, commençons dès aujourd'hui notre cour... Et, d'abord, changeons s'il vous plaît d'allure et de physionomie, puis parlons d'amour noblement et à haute voix comme doit le faire un don Riaz de la Sarga; et nous verrons alors si la Senora la plus dédaigneuse ne cessera pas bientôt de l'être avec notre seigneurie... (S'arrêtant et prêtant l'oreille.) Tiens, écoute... oui... c'est la cloche qui nous appelle pour entendre la messe avant de commencer la fête... (Il va prendre son chapeau, revient à Stefano et lui dit d'un ton confidentiel :) Le père de ta belle y sera sans doute... viens avec moi... et si tu n'oses parler, je parlerai, moi.

STEFANO.

Vous?

D. PEDRO.

Oui, le senor Alcade est de mes amis et je suis sûr...

STEFANO, l'arrêtant.

Oh! gardez-vous bien... vous êtes dans l'erreur, mon père.

D. PEDRO.

Cependant... ces obstacles dont tu me parlais... je ne vois guère dans ce village que la riche et noble Manuela.

STEFANO.

Non, mon père.

D. PEDRO.

Eh bien! suis-moi... ta passion sera peut-être à l'église aussi, tu me la feras connaître.

STEFANO.

Pas encore... plus tard, mon père... j'irai vous rejoindre, et peut-être qu'alors...

D. PEDRO.

Tu te seras décidé à parler? à la bonne heure donc... eh bien! je te laisse... prépare-toi... une bonne déclaration bien prononcée... Ah! puisque tu restes, tu amèneras ta cousine dès qu'elle sera prête.

AIR : A toi, je te confie.

Allons et du courage,
Se peut-il qu'à ton âge,
On en manque en amour.
Au lieu de craindre, espère,
Et celle qui t'est chère,
Te paiera de retour.

STEFANO.

Je le sens, trop timide,
J'avais besoin d'un guide,
Vous me tendez la main.

D. PEDRO.

On souffre trop du doute,
Il faut, quoiqu'il t'en coûte,
Connaître ton destin.

ENSEMBLE.

PEDRO.

Allons, etc.

STEFANO.

Que n'ai-je du courage,
Devrait-on, à mon âge,
Tant redouter l'amour?
Mais je crains la colère,
De celle qui m'est chère,
M'aimera-t-elle un jour?

(Don Pedro sort par le fond.)

SCÈNE V.

STEFANO, seul; regardant la porte de Rosita.

Lui parler... lui déclarer mon amour... à elle qui accueille avec un sourire les ridicules discours de don Rodrigue, et n'a pour moi que des regards sévères et de froides paroles! lui demander sa main!.. lorsque l'héritage de son père a été sacrifié tout entier pour nous conserver ce toit qui nous abrite et ces champs, notre seule fortune!.. ah! ma tendresse et mes instances ne seraient peut-être, aujourd'hui, à ses yeux, aux yeux de tout le monde, qu'un indigne calcul... tandis que plus tard, lorsque nous nous serions acquittés envers elle... mais c'est aujourd'hui... c'est à l'instant même qu'il faudrait parler... et ce que je crains de faire d'autres le feront... et je serai là... ah! (Se calmant.) Mais... pourquoi ne profiterais-je pas aussi de ce moment? ne puis-je pas, comme eux tous, lui offrir un bouquet... oui... c'est cela... ces fleurs parleront pour moi... (Il sort un instant.)

SCÈNE VI.

STEFANO, DUBREUIL.

DUBREUIL, paraissant à la fenêtre du premier plan à gauche.

Personne! au petit bonheur! (Il entre.) Non... je me trompais... ce ne sont pas eux...

STEFANO, rentrant, à part.

Quel est cet homme?

DUBREUIL.

Ils auront perdu ma trace... (Il se retourne et se trouve en face de Stefano qui l'examine; à part.) Hum! ce jeune espagnol n'a pas la physionomie très ouverte. (Il salue.)

STEFANO, qui s'était approché de la muraille où sont suspendues les armes s'en éloigne après avoir examiné Dubreuil.)

Que me veut-il?

DUBREUIL, à part.

Décidément les yeux qu'il me fait ne peignent pas la bienveillance... (Prenant son parti.) Ah! ma foi, au petit bonheur!.. (Haut.) Jeune et noble habitant de la Vieille-Castille, car vous êtes noble, sans doute, comme tout bon Castillan doit l'être... me ferez-vous la faveur de m'apprendre chez qui j'ai eu l'honneur de m'introduire... d'une manière aussi inopinée qu'insolite, je l'avoue.

STEFANO, le considérant de nouveau.

Vous êtes chez don Pedro Riaz de la Sarga, honnête cultivateur de Panola, et c'est à son fils que vous parlez.

DUBREUIL.

Oui... et sans doute ici comme ailleurs *talis pater, talis*... je m'en réjouis fort... Entré ici sans me faire annoncer, par la première fenêtre venue... je pouvais aussi bien tomber chez des coquins que chez de braves gens... souffrez donc, jeune homme, que je me félicite.

STEFANO.

Puis-je à mon tour vous demander qui vous êtes, d'où vous venez, et ce que vous voulez?

DUBREUIL.

Vous le pouvez, jeune hidalgo... mais d'abord daignez encore répondre à deux questions préalables... Primo, et sans indiscrétion: Tenez-vous pour la reine ou pour l'autre?

STEFANO.

Mon grand père a été victime de l'Inquisition, et mon père s'est battu sous Mina... mes frères et moi nous tenons tous pour la constitution et les libertés de l'Espagne.

DUBREUIL, saluant militairement.

Isabelle!.. c'est clair!.. (Avec précaution.) Mon cher senor, je penserais sans doute comme vous à votre place... car parlez-moi des idées qu'on tient de sa famille, pour être fidèles et respectables! mais, je vous prie de croire que toutes les opinions peuvent l'être également, sans quoi je ne saurais vous présenter une figure plus désagréable que celle dont je suis porteur... à votre service.

STEFANO.

Monsieur...

DUBREUIL.

Ah! parlez... ne vous gênez pas avec moi, exprimez-vous librement... mais, s'il vous plaît... un mot sur ma question n° 2. Êtes-vous homme à obliger un ennemi en péril, et qui, en ce moment, ne vous veut pas plus de mal qu'à son frère?

AIR : Ah, si Madame me voyait.

Un ennemi, dans le danger,
Vient à vous, avec confiance;
On menace son existence,
Êtes-vous prêt à l'obliger?
Oserez-vous le protéger?

STEFANO.

Quand on réclame un abri tutélaire,
L'Espagnol reçoit l'étranger;
Comme son hôte, il considère
Un ennemi dans le danger.
Oui, je saurai vous protéger.

Les Riaz de la Sarga n'ont jamais connu et ne connaissent pas d'ennemis sans armes, et du moment que vous êtes sous ce toit, vous n'avez rien à craindre.

DUBREUIL.

Touchez donc là, corbleu! vous êtes un brave!..

(Il écarte son manteau, et présente la main à Stefano.)

STEFANO, apercevant son uniforme.

Un officier du prétendant!

(Il hésite un peu, et donne sa main à Dubreuil.)

DUBREUIL.

Oui, vous êtes un brave garçon!.. et si vous vouliez me procurer les moyens de satisfaire l'horrible soif que j'ai gagnée à courir les montagnes par cette affreuse chaleur, vous feriez une action des plus méritoires...

STEFANO, posant sur la table un carafon de vin et deux verres.

Voilà.

DUBREUIL.

Et qui aura sa récompense.

STEFANO.

Que voulez-vous dire?

DUBREUIL, versant dans les deux verres.

C'est que sans cela il me serait impossible d'exaucer le désir que vous avez de savoir pourquoi et comment... (Il choque son verre contre celui de Stefano.) je bois en ce moment avec vous... (Elevant son verre.) Aux braves citoyens de l'Espagne et à ses jolies femmes!..

(Dubreuil boit, et tous deux s'asseyent à table.)

STEFANO.

Puis-je savoir?

DUBREUIL.

Tout!.. je suis Charles-Paul Dubreuil, militaire par goût et par profession... français avant tout... quoique pour l'instant je serve en qualité de sous-lieutenant dans les grenadiers de l'autre.

STEFANO.

Poursuivez...

DUBREUIL.

Ah! mon Dieu, oui!.. cela vous étonne... moi aussi quelquefois... mais je répondrai à cela qu'il y a deux ans, après avoir payé ma dette à la France, au moment où, mon congé en poche, je retournais à Espelette, sur vos frontières et mon lieu natal, pour y payer une autre dette d'un genre plus doux... je rencontrai un de vos compatriotes... nous trouvâmes là d'autres camarades qui s'étonnèrent de me voir revenir avec un simple galon... le fait est que j'étais un peu vexé... je ne m'en cachai pas... si bien qu'au milieu des plaisirs divers de la danse et des rafraîchissemens... on me dit que si je tenais à jouir d'une épaulette... je pouvais m'en gratifier à l'instant même et d'un seul mot... Qu'il s'agissait de mener au feu de bons soldats... braves... solides.... qui se battaient bien... vous conviendrez que c'était furieusement tentant... Et puis on me présenta un drapeau que la poudre avait tant noirci, et les balles si troué et si déchiré, qu'on n'en distinguait plus la couleur primitive... cet aspect me remua, et ma foi... j'étendis la main dessus et je jurai de le suivre et de le défendre loyalement, fidèlement, ce que je fais avec la conscience d'un soldat... En fait de politique, je ne connais pas Sa Majes... l'autre... mais je connais mon drapeau, voilà quant à l'article de mes opinions; vous voyez que je suis franc.

STEFANO.

Mais comment vous trouvez-vous à Panola?

DUBREUIL, se levant.

Ah! oui!.. Arrêtés, à quelques lieues d'ici, car tout en nous dirigeant forcément vers la France, nous avons fait une pointe sur Burgos, j'ai demandé une permission de douze heures, pour venir de ce côté... Je comptais y rencontrer une compagnie de mon régiment, qui devait, ne vous déplaise, faire une étape dans ce village.

STEFANO, fièrement.

Elle s'y est présentée cette nuit, mais elle a été repoussée.

DUBREUIL.

Ah! c'est donc ça que j'ai rencontré dans vos montagnes une bande de guérillas qui m'ont poursuivi, et qui comptaient bien, sans doute, me faire déjeuner avec une vingtaine de balles. Merci! trop indigeste! mais grace au ciel, j'ai pu leur échapper... et je commençais à respirer, lorsqu'en approchant de cette maison, il m'a semblé entendre un galop de chevaux... C'est alors que je me suis permis d'entrer ici sans frapper à la porte... Vous pouviez me recevoir à coups de mousquet... (Mouvement de Stefano.) Si fait, vous étiez dans votre droit; mais vous me recevez en galant homme, vous me proposez des rafraîchissemens, et vous me versez, pour ainsi dire... (Il verse le reste du flacon dans son verre.) de votre propre main, le vin de l'hospitalité... Merci! (Il le salue.) A vos amours, jeune homme!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, D. RODRIGUE,

D. RODRIGUE, en dehors.

Stefano!

DUBREUIL.

Quelqu'un! (Il ferme vivement son manteau.)

STEFANO, voyant entrer Rodrigue.

Rassurez-vous... c'est un ami.

(Il va au-devant de Rodrigue.)

D. RODRIGUE, en costume de fête.

Ah! tu es en société... Je me rends à la cérémonie, et j'ai voulu voir en passant... Comment me trouves-tu? (Il se retourne pour montrer son costume et s'arrête en regardant Dubreuil.) Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est vous, mon officier, que j'ai rencontré ce matin et qui me demandiez le chemin de Panola?

STEFANO.

Vous vous connaissez?

DUBREUIL, regardant D. Rodrigue.

Moi-même, Senor...

D. RODRIGUE.

Don Rodrigue Martinez, y Pelago, y Tortico, y Malpico, descendant du roi Pélage.

DUBREUIL.

Tout ça? alors, daignez excuser la façon un peu brusque dont j'ai pris congé de Votre Altesse, prince Pelago y Tortico; mais la sûreté avant l'étiquette, et j'avais alors à mes trousses des gaillards qu'il aurait été par trop poli d'attendre.

D. RODRIGUE.

Comment, c'est vous que les guérillas poursuivaient?

DUBREUIL.

Moi-même.

D. RODRIGUE, qui l'examinait.

Mais non... ou bien alors c'est que vous ressemblez à Simon Torre.

STEFANO.

Simon Torre!

DUBREUIL.

Oui, moi? je ressemblerais à ce... Ah! s'il me tombait sous la main!

STEFANO.

Cet homme cruel, qui déshonore le nom d'Espagnol, et que son parti même maudit et repousse!

DUBREUIL.

Vous avez raison, Monsieur, honte à ces misérables!

Air du Magistrat irréprochable.

Oui, pour jamais, frappons d'ignominie,
Des camps, ces horribles fléaux,
Qui, grace au vol, au meurtre, à l'incendie,
Osent se croire des héros.
Et quels qu'ils soient, flétrissent leurs drapeaux.
Quand des enfans, des vieillards et des femmes,
Partout, hélas! le sang couvre leurs mains,
Hors de nos rangs, rejetons ces infâmes!
Eux, des soldats! ce sont des assassins!
Honte sur eux! ce sont des assassins!

D. RODRIGUE.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les guérillas croient Simon Torre dans Panola, et qu'ils viennent d'y entrer.

DUBREUIL.

Ah! diable!

STEFANO.

Rassurez-vous, Monsieur... vous êtes mon hôte.

DUBREUIL.

Je le veux bien! Je n'ai aucun rapport avec cet infâme Simon Torre! Mais je n'en suis pas moins un ennemi pour ceux qui le cherchent... et s'ils me trouvaient...

STEFANO, qui réfléchissait.

Ne craignez rien, vous dis-je, je saurai vous soustraire à tous les yeux. (A lui-même.) Oui... c'est cela. (A Dubreuil.) Attendez-moi un instant. Je vais vous préparer une retraite. (Il sort.)

SCÈNE IX.

D. RODRIGUE, DUBREUIL.

DUBREUIL, avec colère.

Me cacher!

D. RODRIGUE.

Oui, oui, c'est le plus prudent... Fiez-vous à Stefano, c'est un garçon plein d'honneur; quoiqu'il ne partage pas notre opinion.

DUBREUIL.

Notre... opinion?

D. RODRIGUE, avec mystère.

Oui... (Regardant autour de lui.) Oui, je puis vous dire ça, à vous, dévoué comme vous, corps et âme à Sa Majesté...

DUBREUIL.

Ah! oui-dà! vous êtes carl...

D. RODRIGUE.

Chut!.. complètement... mais en dedans... vous comprenez... ils sont tous christinos, dans ce stupide villlage... des gens grossiers, remplis de préjugés...

DUBREUIL.

Alors, pourquoi ne prenez-vous pas du service?

D. RODRIGUE.

Ah! voilà!.. Le grand roi Pélage, mon ancêtre, était très prudent, très bon.

DUBREUIL.

Et très vaillant.

D. RODRIGUE.

J'ai hérité de sa bonté, de sa prudence...

DUBREUIL.

Et sa vaillance a passé dans une autre branche...

D. RODRIGUE.

Oh! je ne dis pas ça, mais...

DUBREUIL.

Enfin, que faites-vous pour assurer le triomphe de votre parti?

D. RODRIGUE.

Moi? dame! je fais des vœux... des vœux fort vifs... D'abord, je souhaite tout le mal possible aux ennemis de mon souverain... Je voudrais qu'ils fussent tous taillés en pièces... Mais pas par moi! impossible!.. Si je voyais verser le sang... le mien, surtout! je me trouverais mal!

DUBREUIL, avec dédain.

Descendant du grand roi Pélage, vous êtes un poltron! (Il va regarder à la fenêtre.)

D. RODRIGUE.

Hein? plaît-il? qu'est-ce qu'il a dit?

DUBREUIL, revenant vivement à D. Rodrigue, et le saisissant brusquement par le bras.

Écoutez!

D. RODRIGUE, effrayé.

Ah!..

DUBREUIL.

Entendez-vous?

D. RODRIGUE, courant au fond.

Ce sont les guérillas!

DUBREUIL.

Et don Stefano ne paraît pas!.. (Apercevant la carabine et s'élançant.) Ah! une arme!.. Qu'ils viennent, maintenant!

D. RODRIGUE, l'arrêtant.

Arrêtez!.. Seigneur Dieu! y pensez-vous!..

DUBREUIL.

Eh!

D. RODRIGUE.

Si vous aviez la moindre chance, je serais le premier à me ranger...

DUBREUIL, avec ironie.

Oui, derrière moi.

D. RODRIGUE.

Songez donc... qu'ils sont douze au moins; et puis, vous allez compromettre la famille qui vous a donné asile, et les amis de cette famille.

DUBREUIL.

Ah! c'est juste! vous avez raison.

D. RODRIGUE, lui retirant l'arme.

Donnez!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, STEFANO.

STEFANO, entrant vivement.

Eh vite! ils approchent!.. Suivez-moi!

D. RODRIGUE.

Vous m'avez promis le secret...

DUBREUIL, sèchement.

Et je le garderai. (A part, avec mépris.) Pékin!..

STEFANO, qui est allé au fond.

Venez!

DUBREUIL, en passant près de D. Rodrigue.

Vous aussi, du silence! ou par votre tête...

D. RODRIGUE, effrayé.

Allez! (Stefano entraîne Dubreuil.)

SCÈNE X.

D. RODRIGUE; puis LE CAPITAINE ELVAR avec DEUX SOLDATS; ensuite STEFANO.

D. RODRIGUE, se secouant la main.

Demonio! ah! demonio! il est vigoureux, le sous-lieutenant! Si je ne m'étais pas trouvé là, il nous faisait une belle affaire... (Regardant par la fenêtre.) Avec tout cela, on sort de l'église, la fête va commencer, là-bas... on dansera sans nous... Ma foi, Stefano nous rejoindra s'il veut; je vais...

LE CAPITAINE, entrant.

Personne, ici?

D. RODRIGUE, effrayé.

Hein? qu'est-ce qu'il y a encore?

LE CAPITAINE.

Avez-vous vu passer par ici un officier de rebelles?

D. RODRIGUE.

Un rebelle, un détestable rebelle, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Eh! oui!.. l'infâme Simon Torre, que nous avons l'ordre d'arrêter à tout prix.

D. RODRIGUE.

Simon Torre, entrer chez le respectable don Pedro Riaz, le serviteur le plus dévoué de la reine Isabelle?.. Allons donc!

LE CAPITAINE, avec défiance.

Je vous ai demandé si cet officier était passé devant cette maison, et non s'il y était entré... et cependant... (Montrant la table.) Avec qui étiez-vous là, tout à l'heure?

D. RODRIGUE.

Avec... avec un ami, Capitaine... Stefano Riaz, le fils de la maison... (Apercevant Stefano.) Et que voilà, tenez!

STEFANO, s'arrêtant au fond.

Ils sont ici!

D. RODRIGUE.

C'est ce brave Capitaine qui demande si nous n'avons pas vu passer un rebelle, pendant que nous étions là à nous rafraîchir. Aurais-tu remarqué...

STEFANO.

Moi?

D. RODRIGUE, au Capitaine.

Vous voyez!

LE CAPITAINE.

C'est bien!

D. RODRIGUE.

Mais, pardon, Capitaine... c'est fête, chez nous, aujourd'hui... Ma danseuse m'attend. Au plaisir... (A part.) de ne jamais vous revoir!

LE CAPITAINE, se retournant.

Hein?

D. RODRIGUE, d'un air aimable.

Je vous salue bien, Capitaine.

(Il disparaît en courant.)

LE CAPITAINE.

Il faut donc que nous poussions plus loin nos recherches.

STEFANO.

Puis-je vous offrir...

LE CAPITAINE.

Bien obligé... cela nous retarderait. Il aura sans doute pris la route de Lerma. (Aux Soldats.) Partons!

STEFANO, le voyant se diriger vers la droite.

Si vous allez à Lerma, le sentier que vous voyez là-bas, vous y conduira plus promptement.

LE CAPITAINE.

Merci. (Aux Soldats.) Rejoignez le détachement! Moi, je veux m'informer encore!

(Ils sortent, les Soldats par la gauche, le Capitaine à droite.)

SCÈNE XI.

STEFANO; puis ROSITA.

STEFANO.

Partis sans soupçonner! Bientôt ils seront loin de Panola, et alors, plus de danger. Courons lui annoncer. (Il s'arrête en voyant paraître Rosita.) Rosita! (La regardant avec bonheur.) Qu'elle est jolie ainsi!

ROSITA, embarrassée et regardant autour d'elle.

Pardon, mon cousin... je croyais que mon oncle...

STEFANO.

Il nous attend avec nos amis... et puisque vous voici, nous allons les rejoindre.

ROSITA.

Oh! non.

STEFANO.

Cependant, vous êtes prête.

ROSITA.

Oui, en effet... j'ai dû me préparer à obéir, s'il persistait à vouloir que je parusse à cette fête... mais j'aurais désiré le prier encore de m'en affranchir.

STEFANO, il fait un mouvement et regarde son bouquet.

Cela serait bien difficile, maintenant... tout le monde est réuni.

ROSITA.

Déjà!

STEFANO.

Ce trouble!.. qu'y a-t-il donc?.. et pourquoi refuser un honneur que vous envieront toutes vos compagnes.

ROSITA.

Oh! si vous le croyez... s'il en est ainsi... que n'a-t-on choisi l'une d'elles pour présider à cette fête... oh! dites-le à mon oncle... il vous aime... il vous écoutera... qu'il me permette de rester ici... ou du moins de me confondre dans la foule... et comme vous le disiez vous-même, tantôt mon cousin... une autre fois... à la moisson prochaine... lorsque je ne serai plus tout à fait une étrangère pour les habitans de ce pays... Eh bien! alors nous verrons... mais pas maintenant... pas aujourd'hui!.. vous ne répondez point, Stefano.

STEFANO.

Que vous dirais-je, ma cousine?

Air des deux Frères savoyards.

Près d'elle, près d'elle,
Comme je sens battre mon cœur.

ROSITA.

O peine cruelle
Ici pour moi plus de bonheur.

ENSEMBLE.

ROSITA.

Mon Dieu! mon Dieu! que dois-je faire?
On ne croit pas à mes regrets;
Ah! dans ce jour le sort contraire,
Fait mon tourment et pour jamais,
Oui, dans ce jour le sort contraire
Fait mon tourment et pour jamais.

STEFANO.

Mon Dieu! mon Dieu!.. que dois-je faire,
N'aurai-je donc que des regrets?
Ah! dans ce jour le sort contraire,
Fait mon tourment et pour jamais,
Oui, dans ce jour le sort contraire
Fait mon tourment et pour jamais.

ROSITA.

Mon doux pays de la Navarre,
Hélas! pourquoi l'ai-je quitté.

STEFANO.

De ce chagrin qui vous égare,
Ah! dissipez l'obscurité.

ROSITA.

Non, Stefano, je veux, je dois me taire;
Un sort cruel m'en impose la loi.

STEFANO.

Mais ce secret, ce pénible mystère,
Ne pouvez-vous le révéler à moi.

ENSEMBLE.

Vous le taisez, même à moi seul, à moi.

ROSITA.

A vous surtout... à vous... oui, je le doi!

REPRISE.

Près d'elle, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DON PEDRO.

D. PEDRO.

Eh bien! Stefano.

STEFANO.

Ah! vous veniez nous chercher, mon père?

D. PEDRO.

Sans doute... l'heure fixée pour la fête est passée depuis long-temps... nos amis murmurent d'un pareil retard...

STEFANO.

Nous les eussions déjà rejoints... mais j'ai été retenu... des soldats... des guérillas que vous avez vus peut-être.

D. PEDRO.

En effet.

STEFANO.

Ils sont venus ici...

D. PEDRO.

Ici?

STEFANO.

Oui... pour savoir si je n'avais pas aperçu un officier des rebelles qui a dû traverser ce village... Simon Torre.

D. PEDRO.

Simon Torre!.. quoi! ce misérable oserait se montrer!..

STEFANO.

On le prétend... (Bruit au dehors.) Mais, ce bruit.

DON PEDRO.

Eh! tiens... que te disais-je?.. ce sont tous nos jeunes gens qui, las de nous attendre, accourent de ce côté.

ROSITA.

Ciel!.. (Elle s'avance vers sa chambre.)

D. PEDRO, l'appelant.

Rosita!.. (Elle s'arrête et se tient derrière lui.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RODRIGUE, JEUNES GENS ET JEUNES FILLES.

CHŒUR.

AIR : Le tambour nous appelle. (COLONEL D'AUTREFOIS.)

C'est trop de patience,
Ce retard, envers nous,
Est vraiment une offense!
Vite, amis, venez tous.

TOUS.

La Maja! la Maja!

D. PEDRO.
Eh bien! eh bien... mes enfans... qu'y a-t-il?
TOUS.
La Maja! nous voulons la Maja!
D. RODRIGUE, avec une énergie comique.
La Maja! ou la mort!
D. PEDRO, leur présentant Rosita.
La voici!
TOUS.
Ah!
D. PEDRO.
Vous voyez, mes amis, que Rosita est prête et e vous vous trompiez, vous l'accusiez injuste-nt... Ce n'est ni par fierté, ni par mépris de s hommages que ma nièce ne s'est pas trouvée rendez-vous... l'arrivée des guérillas, leur ésence dans ce logis l'avaient effrayée.
D. RODRIGUE.
Bien, bien, il suffit.
TOUS.
Vive la Maja!
D. PEDRO.
Mais pour réparer le temps perdu, et puisque fête n'a pu avoir lieu, nous allons faire ici ême l'épreuve des bouquets.
TOUS.
Oui, oui... à l'instant.
ROSITA, tremblante.
Mon oncle... de grace.
D. PEDRO.
Ne tremble pas ainsi, mon enfant... et entre lment dans ton rôle... d'ailleurs, ton choix est rfaitement libre, et il ne s'agit pas d'aller à glise aujourd'hui... celui que tu favoriseras aura d'abord d'autre droit que de te prouver n amour et de mériter ta main.
ROSITA.
N'importe... senor don Pedro.
D. PEDRO.
Je vous en prie, Rosita... vous êtes la Maja... fille de la maison, et vous ne pouvez sans of-nser nos amis. (Aux jeunes gens.) Allons... al-ns... en place, tous.
(es jeunes gens se rangent à droite et préparent leurs bouquets.)
D. RODRIGUE, bas, à Stefano.
Eh bien!.. notre officier.
STEFANO, de même.
Il est en sûreté.
D. RODRIGUE, de même.
Bien... car je viens de voir le chef des gué-llas entrer chez l'alcade, et je crains...
STEFANO, ne l'écoutant pas, et regardant Rosita.
Comme elle est agitée... et moi, aurai-je le ourage?
D. PEDRO, qui parlait à Rosita.
Allons, mes amis.
(Rodrigue prend Rosita par la main et la présente à l'assemblée pendant le chœur.)
CHOEUR.
Air nouveau de M. Hormille.

Commençons la cérémonie,
Ah! dans ce jour, qui ne voudrait,
Par une Maja si jolie
Voir ici garder son bouquet.

(La musique continue pendant la cérémonie.)

D. RODRIGUE, présentant un jeune paysan.
Don Tadeo Ramirez... le plus doux, le plus paisible, le plus pacifique garçon de Panola. (Bas, à Rosita.) Mais vous savez, senora... il n'est pire eau que l'eau qui... (A Tadeo, lui faisant signe d'offrir son bouquet.) Avancez donc. (A part.) Va, mon cher... ton affaire est claire.
(Rosita laisse tomber le bouquet.)
TOUS.
Refusé!
D. RODRIGUE, à part.
Qu'est-ce que je disais... (Présentant un autre.) Manoel Valarino... aimable cavalier. (Bas.) Mais jaloux et brutal. (Rosita laisse tomber le bouquet.) Pan! bravo!.. elle m'attend. (Il va en chercher deux ou trois qu'il présente successivement.) Don Miguel Santarez, (Rosita rejette le bouquet.) Don Fabricio. (Même jeu.) Ah! caramba, quelle grêle.
(Un autre se présente et est également refusé.)
TOUS.
Refusé encore...
D. RODRIGUE.
Ça vous étonne? moi pas. (A part.) J'en étais sûr... elle m'attend. (A un paysan.) Eh bien!.. et vous... non... vous n'osez pas... vous faites aussi bien... entre nous vous faites aussi bien... mais à mon tour... et vous allez voir.
D. RODRIGUE, à ses voisins.
Vous allez voir. (Il s'avance d'un air galant vers Rosita.) Petite rose de Panola. (Lui présentant son bouquet.) Voulez-vous mettre sur votre cœur. (Il s'arrête stupéfait en voyant Rosita laisser tomber son bouquet, les assistans rient.) Refusé! (Avec colère.) Ainsi, nous sommes tous refusés!.. tous!.. (Stefano sort avec précaution.)
LES AUTRES.
C'est une indignité!.. ça ne s'est jamais vu!..
D. PEDRO, gravement.
Ah ça! mon enfant, avez-vous bien songé à ce que vous venez de faire?..
ROSITA, avec fermeté.
Oui, mon oncle... ne m'avez-vous pas dit que j'étais entièrement libre?..
D. PEDRO.
Libre... de choisir, sans doute; mais non de renvoyer tous les concurrens...
(Rosita baisse les yeux et garde le silence.)
STEFANO, paraissant au fond, un bouquet à la main.
Pardon, mon père, il en reste encore un.
TOUS.
Où est-il?..
STEFANO.
C'est moi...
(Mouvement général de surprise; Rosita tressaille, et se sentant près de chanceler, s'appuie sur le fauteuil.)
D. PEDRO, avec joie.
Comment... comment Stefano... c'est ta cousine?..
STEFANO, à voix basse.
Oui mon père, c'est elle que j'aime...
D. PEDRO.
A la bonne heure!.. Eh que ne parlais-tu?..
STEFANO, tristement et bas.
Je vous en ai dit le motif, mon père...
D. PEDRO, bas.
Ce qui se passe doit te prouver que tu avais

tort de craindre... allons... (Haut.) Hâte-toi... tu vois bien que ta cousine attend...

STEFANO, détachant son bouquet de jasmin et s'avançant vers Rosita, à qui il le présente en disant avec une profonde et tendre expression.

Air nouveau de M. Hormille.

A la loi, je viens me soumettre,
Rosita, sans espérer rien,
Sur votre cœur voudrez-vous mettre,
Ces fleurs qui furent sur le mien.

(Rosita prend le bouquet d'une main tremblante et parait le regarder avec bonheur, mouvement général d'intérêt et d'émotion.)

TOUS, à Rosita.

Gardez-le; d'un bonheur insigne,
Stefano, plus que tous est digne.

(Rosita fait un mouvement comme pour jeter le bouquet, et s'arrête en voyant l'anxiété de Stefano. Elle regarde de nouveau le bouquet, et le laisse tomber en détournant la tête.)

D. PEDRO.

Rosita refuse aussi le sien!

STEFANO, se jetant dans les bras de son père.

Quand je vous disais, mon père, que j'aimais sans espoir!

D. PEDRO, d'une voix étouffée.

Mon enfant! mon pauvre Stefano! (S'avançant vers Rosita.) Rosita!

ROSITA, s'élançant toute éplorée vers lui.

Ah! senor don Pedro... écoutez-moi... ne me condamnez pas dans votre cœur, comme ingrate, avant d'avoir entendu ma justification.

D. PEDRO.

Que voulez-vous dire, ma nièce, parlez...

ROSITA, regarde autour d'elle avec hésitation, s'apprête à parler et s'arrête.

Mon oncle, c'est à vous seul que je veux apprendre...

D. RODRIGUE, qui venait de sortir, accourant.

Senor don Pedro! senor, don Pedro!

D. PEDRO.

Qu'est-ce?..

D. RODRIGUE.

C'est le senor Alcade qui vous mande...

TOUS.

L'Alcade!..

D. PEDRO.

L'Alcade... pourquoi?..

D. RODRIGUE.

Je l'ignore... mais... (Baissant la voix.) Le capitaine des guérillas que j'ai vu entrer chez lui, aura peut-être appris...

STEFANO, lui prenant la main à la dérobée.

Silence...

D. PEDRO.

Appris... quoi donc?..

D. RODRIGUE, embarrassé.

Je ne sais pas. (Bas à Stefano.) S'il allait venir le chercher ici!

STEFANO.

Chut! (A son père.) Mon père... il faut y aller... le senor Alcade pourrait penser que vous craignez de paraître devant lui.

D. PEDRO.

Tu as raison. (A Rosita.) Rentre, mon enfant, je t'entendrai à mon retour.

STEFANO.

Je vous suis, mon père...

D. RODRIGUE.

Nous aussi... nous vous accompagnerons tous...

CHŒUR.

Air de M. Hormille.

Ah! comptez sur notre assistance,
Autour de lui, tous réunis,
Nous saurons par notre présence,
Confondre tous ses / vos ennemis.

(Don Pedro et Stefano sortent suivis de tous leurs amis.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE I.

D. PEDRO, STEFANO, arrivant par le fond.

D. PEDRO.

Pourquoi m'as-tu suivi? Peut-être, en mon absence, aurais-tu appris de ta cousine...

STEFANO.

Rosita; vous savez bien, mon père, qu'elle évite ma présence... D'ailleurs, j'étais inquiet... J'attendais votre sortie de chez l'Alcade pour savoir le premier...

D. PEDRO.

Le motif de ce mystérieux rendez-vous? Rassure-toi, te dis-je... Il s'agissait encore de ce Simon Torre, que l'on prétend avoir vu se diriger vers cette ferme, et que le capitaine des guérillas avait, disait-il, lieu de croire réfugié ici.

STEFANO, avec inquiétude.

Ah! le capitaine soupçonnait?..

D. PEDRO.

Mais, mon vieil ami, le seigneur Alcade a répondu de mon zèle pour la cause constitutionnelle... et le capitaine n'a plus insisté. Toutefois, je bénis le ciel que ses suppositions soient fausses, car... malgré l'horreur que ce rebelle fugitif m'inspire... tant qu'il eût habité la demeure de don Pedro Riaz...

STEFANO.

Vous auriez protégé ses jours?..

D. PEDRO.

N'est-ce pas le devoir de l'hospitalité!.. Mais qu'as-tu donc?

STEFANO.

Moi?.. rien, mon père...

D. PEDRO.

Si fait... tu es inquiet... Je comprends cela...

L'entretien que je dois avoir avec ta cousine va décider de ton sort, et il te tarde de le connaître.

STEFANO.

Oh! oui...

D. PEDRO.

Eh bien! attends et calme-toi... J'ai idée que ce secret n'a rien de bien redoutable... Souvent les jeunes filles s'exagèrent...

STEFANO.

Vous cherchez à me consoler, mon père... mais, au fond du cœur, vous pensez qu'il n'y a plus d'espoir pour moi... Ma cousine ne m'aime pas... elle me hait.

D. PEDRO.

Oh! non...

STEFANO, vivement.

Eh bien! c'est donc qu'elle en aime un autre... Ah! si cela était!

D. PEDRO.

Si cela était, je compterais sur ton courage... sur ta raison... sur ton amitié pour moi, Stefano, pour oublier Rosita. Mais, demeure, et bientôt tu sauras ce que tu dois craindre ou espérer. (Il se dirige vers la chambre de Rosita.)

STEFANO, le suivant.

Oh! oui, mon père... Allez, et surtout revenez... revenez bien vite...

(Don Pedro entre chez Rosita.)

SCÈNE II.

STEFANO, puis DUBREUIL.

STEFANO.

(Il s'est placé devant l'image de la Vierge qui est au-dessus de la porte de Rosita.)

O Notre-Dame de Panola, donnez-moi le courage d'attendre l'éclaircissement de ce mystère, et si je ne devais plus conserver d'espoir, guérissez-moi de mon amour!

DUBREUIL, entrant mystérieusement par la petite porte de gauche.

Ah ça! mon cher hôte...

STEFANO.

Ciel! vous ici... Je n'ai pourtant pas fait le signal convenu... Pourquoi quitter votre retraite?..

DUBREUIL.

Si vous croyez que c'est amusant!.. Tant qu'il y a eu du danger... bien... j'ai pris patience, j'ai même profité de ça pour faire un bout de sieste et fumer toutes mes cigarettes... Mais l'ennui commençait à me gagner... vous ne veniez pas me relever de ma faction... ma foi! me suis-je dit, au petit bonheur!.. Et j'arrive pour vous remercier.

STEFANO.

Il n'est pas temps encore...

DUBREUIL.

Que puis-je craindre?.. les guérillas sont loin.

STEFANO.

Je le croyais comme vous... mais ils n'ont pas encore quitté Panola... Croyez-moi... soyez prudent et retournez...

DUBREUIL.

Ah diable! Maudits soient ces gens-là... Mes douze heures de permission vont s'écouler sans pouvoir apprendre... Mais, au fait, vous me direz peut-être cela, vous?

STEFANO.

Moi?..

DUBREUIL.

Entre jeunes gens... Et d'ailleurs... après votre conduite... si je vous cachais ce qui m'amène ici... ce serait de l'ingratitude.

STEFANO.

Eh bien?..

DUBREUIL.

Eh bien! mon cher... vous pensez bien que je n'ai pas sollicité la permission de venir de ce côté, uniquement pour le plaisir de me faire fusiller... Non!.. je venais à Panola pour y chercher quelqu'un... une jeune fille...

STEFANO, vivement.

Une jeune fille?..

DUBREUIL.

Ça vous intrigue, pas vrai?.. Au reste, c'est sérieux... il ne s'agit pas d'une plaisanterie, je vous prie de le croire!.. Jugez-en... Il y a un an de cela... c'était peu de temps après mon entrée au service de Sa Maj... (Se reprenant.) du prétendant, ou plutôt du drapeau précité... je commandais un détachement qui venait de pénétrer, après une résistance assez vive, dans une bourgade de la Navarre...

STEFANO.

Une bourgade de la Navarre!

DUBREUIL.

De la Navarre... connaissez-vous?.. Charmant pays... à ne regarder que les femmes...

STEFANO, agité.

Veuillez continuer...

DUBREUIL.

Le récit vous attache... je poursuis... Une maison surtout de la bourgade conquise s'était défendue avec une telle vigueur qu'il avait fallu presque l'emporter à la baïonnette... et que mes soldats, exaspérés, avaient résolu d'en exterminer tous les habitans...

STEFANO.

Ah!..

DUBREUIL.

J'étais aussi irrité qu'eux... mais je sentis quelque chose me remuer le cœur en voyant vingt bras furieux levés sur un pauvre vieillard et une jeune fille, dont la beauté pacifique ne devait inspirer que des sentimens analogues.

STEFANO, pensif.

Un vieillard et une jeune fille...

DUBREUIL.

Hein... Ça vous intéresse!..

STEFANO.

Plus que vous ne sauriez croire.

DUBREUIL.

Merci... Je m'élançai entre les victimes et les assaillans... décidé à épargner à tout prix un crime à mes soldats. Les malheureux, déjà échauffés par le carnage, achevèrent de perdre la tête en éprouvant de la résistance... et me livrèrent un combat qui ne cessa qu'à la vue de mon sang... J'avais un coup de baïonnette dans la poitrine... mais la jeune fille et le vieillard étaient sauvés... C'est gentil, n'est-ce pas, jeune homme?...

STEFANO, entraîné et lui donnant la main.

Dites que c'est admirable ! mais continuez... continuez, je vous prie...

DUBREUIL.

Les braves gens qui me devaient la vie me gardèrent chez eux, en famille... et la petite bivouaqua près d'un mois à mon chevet... pauvre cher amour... il me semble encor la voir là... comme un bon petit ange gardien... me soignant, me consolant... et n'ouvrant la bouche que pour me remercier d'avoir sauvé son père.

Air : A la grace de Dieu.

J'étais pour elle ainsi qu'un frère,
Par fois aussi, tableau charmant !
Lorsque pesait sur ma paupière,
Un sommeil doux et bienfaisant,
Alors, loin qu'elle m'abandonne,
Gardant un silence pieux,
A genoux devant la madone,
Et levant au ciel ses beaux yeux,
Tout bas elle priait,
Et le ciel l'entendait.

Enfin, bref, en trois mots, l'émotion, la beauté de la petite... et le traitement... vous comprenez...

STEFANO.

Vous en devîntes amoureux ?..

DUBREUIL.

J'en devins fou !.. (Voyant Stefano tressaillir.) Ah ! ah ! la position ne vous est pas inconnue, jeune homme...

STEFANO.

Peut-être... mais de grace... achevez... vous avez déclaré vos sentimens...

DUBREUIL.

Précisément... on voit que vous connaissez votre tactique... on rougit, on se troubla en baissant les yeux, et comme je savais parfaitement ce que ça signifiait, j'allai trouver le vieux père... « Dieu soit loué, s'écria le digne homme, je ne mourrai pas du moins sans m'acquitter envers notre sauveur !.. » Et puis, comme ça se pratique ici... il mit la main de la belle enfant dans la mienne et nous fit échanger deux anneaux... puis, il étendit ses bras tremblans pour nous bénir, tandis que nous nous jurions fidélité éternelle... moi, qui me connais... j'aurais peut-être dû réfléchir... mais j'étais si ému... jugez donc... quel tableau touchant... le vieux père pleurait... les témoins pleuraient... la jeune fille pleurait autant qu'eux tous... et moi... bref, nous pleurions tous comme des enfans... (Passant la main sur ses yeux.) Et je crois... mordieu ! que d'en parler, ça va recommencer...

STEFANO.

Enfin !

DUBREUIL.

Enfin, je leur remis ma petite fortune... une somme, assez ronde, ma foi... 300 doublons, dont j'avais hérité d'une façon assez bizarre...

STEFANO, regardant de nouveau la porte de Rosita.

300 doublons !

DUBREUIL ; il tire du papier de sa poche et fait une cigarette en disant ce qui suit :

Hein ? ça vous captive encore ? je conçois ça... figurez-vous un saint homme de Dieu ! qu mes soldats voulaient fusiller après avoir brûl son couvent, j'obtins d'eux qu'on l'amenât d'a bord au commandant, parce qu'en fait de pr tres, de femmes ou d'enfans, à... (Il fait le ges de fusiller.) Je laisse ça à des coquins comme Simon Torre... le bon frère gros et gras con me... comme un moine qu'il était, marcha d'autant moins vite qu'il avait eu soin de garn sa sacoche des 300 doublons ci-dessus... il m pria de m'en charger; mais dans une rencont le pauvre moine fut tué derrière une haie où s'était caché ! mon Dieu, oui... le saint homm mourut de la mort des braves, sans s'en dou ter... je fus assez embarrassé d'abord... je pens bien à remettre la somme à ses enfans... mai on me fit remarquer qu'en sa qualité de moine.. enfin, j'avais pensé une bêtise... et le colon que je consultai sur mon cas de conscience, m déclara légataire universel... c'est ainsi que j pus offrir à ma fiancée une dot passable... m heureusement le lendemain, comme nous allio marcher à l'église, il fallut déguerpir brusqu ment, je filai sur la Castille avec mon bataillo depuis cette époque, j'ai vu tant de pays, qu je n'avais pas reçu de nouvelles de ma promis comme vous dites en Espagne, lorsque j'appr dernièrement que son père étant mort... m fiancée avait quitté la Navarre...

STEFANO, à part.

Plus de doute !..

DUBREUIL.

Et qu'elle était venue rejoindre un oncle, h bitant Panola ou les environs; mais qu'ave vous donc ? jeune homme... vous ne m'écoute plus...

STEFANO, d'une voix sombre.

C'est que je crois en savoir assez... l bourg de la Navarre où arriva votre aventure est...

DUBREUIL.

Tafalba.

STEFANO, s'appuyant sur le dossier du fauteuil.

Et la jeune fille qui vous fut promise solen nellement par son père... Rosita Lopez ?

DUBREUIL.

En effet !

STEFANO, à part.

Malheureux ! voilà le fatal secret de ma cou sine, et je ne serai jamais aimé !

DUBREUIL.

Ainsi, vous connaissez Rosita Lopez ? elle es dans ce village ! vous vous taisez... est-ce qu'ell serait morte... on mariée ?..

STEFANO, se maîtrisant.

Non, non, Rosita existe... elle vous aim toujours, elle vous attend sans doute avec im patience.

DUBREUIL.

A la bonne heure, la jolie Navarraise m'aurai bien trompé s'il en eût été autrement, car enfi un serment pareil... chez vous autres surtout, et puis, la fidélité est en quelque sorte la positio sociale et naturelle de la femme... l'homme... je ne dis pas... le militaire, surtout...

STEFANO, prêtant l'oreille vers la droite, à lui-même.

Mon père ! il va venir avec elle, peut-être...

DUBREUIL.

Mais où trouverai-je Rosita?

STEFANO, très agité.

Rosita? vous le saurez, je vous le dirai plus tard... (A lui-même.) Oh! je veux d'abord apprendre... (A Dubreuil.) mais, on vient, songez à votre sûreté...

DUBREUIL.

C'est juste! mais tâchez cette fois de ne pas me laisser trop long-temps, et en cas de danger, le signal, vous savez...

STEFANO.

Comptez sur moi, hâtez-vous...

DUBREUIL, paraissant sur la porte.

Vous n'auriez pas un peu de feu?

STEFANO.

Eh! partez donc...

SCÈNE III.

STEFANO, puis DON PEDRO.

STEFANO.

C'en est donc fait! plus d'espoir! ah! pourquoi faut-il que cet homme soit entré ici. (Prenant une résolution.) Mais du moins, je ne serai pas témoin de leur bonheur! (Allant précipitamment à don Pedro qui paraît sur le seuil de la porte.) Ah! mon père! venez, venez...

D. PEDRO.

Chut! elle est là.

STEFANO.

Rosita! (Prenant une résolution.) Eh! que m'importe à présent, je connais mon sort, je sais que tout espoir m'est ravi...

D. PEDRO.

Tout espoir! non, mon ami...

STEFANO.

Votre tendresse voudrait en vain m'abuser, ma cousine ne peut m'appartenir... et maintenant, mon père... j'ai une demande à vous adresser...

D. PEDRO.

Quelle demande?

STEFANO.

Donnez-moi vos armes!

D. PEDRO.

Mes armes! et qu'en veux-tu faire?

STEFANO.

Ne m'avez-vous pas dit que je devais m'efforcer d'oublier ma cousine?

D. PEDRO.

Sans doute...

STEFANO.

Je veux suivre votre conseil, mais croyez-le bien, tant que je serai près de Rosita, je lutterai en vain contre cet amour... (Avec fermeté.) Mon père, laissez-moi m'éloigner...

D. PEDRO.

Toi!..

STEFANO.

Oui... donnez-moi ces armes et laissez-moi partir!

D. PEDRO.

Tu veux me quitter?..

STEFANO.

Non!.. oh! non... pas vous, mon père... mais elle...

D. PEDRO.

Avant de t'en séparer pour jamais peut-être... attends du moins que tu saches...

STEFANO, avec vivacité.

J'en sais plus que vous, mon père... (Mouvement de don Pedro.) Oui... j'en sais en ce moment plus que ma cousine elle-même.

D. PEDRO.

Que veux-tu dire?..

STEFANO.

Rosita n'est-elle pas promise à un volontaire français qui a sauvé son père et elle-même en Navarre... il y a un an?.. n'attend-elle pas ce Français pour devenir sa femme?..

D. PEDRO.

C'est vrai... qui a pu t'apprendre?..

STEFANO.

Un homme qui est entré ici, poursuivi par des guérillas du pays... et cet homme qu'on a pris par erreur pour Simon Torre... c'est le lieutenant Dubreuil.

D. PEDRO.

Le fiancé de Rosita!

STEFANO.

Lui-même... lui, qui en se séparant de ma cousine lui laissa pour dot cette somme d'argent qui depuis empêcha notre ruine : et que nous lui rendrons... qu'il faudrait lui rendre aujourd'hui même, à tout prix, mon père.

D. PEDRO.

Qu'entends-je!

STEFANO.

Ah! vous voyez bien que, quoi qu'il arrive, Rosita ne peut jamais être à moi!.. vous voyez bien, mon père, qu'il faut que je parte, qu'il faut que j'aille m'étourdir loin d'ici, au bruit de la fusillade, et que je me console, en frappant tous les étrangers qui me tomberont sous la main, de n'avoir pu tout à l'heure anéantir celui!..

D. PEDRO, l'arrêtant d'un ton sévère.

Stefano!.. n'oublie pas que tu ne dois voir en ce moment dans le lieutenant Dubreuil, ni ton rival, ni ton ennemi, et si je te croyais capable de concevoir sérieusement le regret sacrilége qui vient d'expirer sur tes lèvres...

STEFANO.

Mon père!

D. PEDRO.

Dubreuil est notre hôte... mon fils, et notre vie doit répondre de la sienne.

Air : Fils d'un soldat, né d'obscurs laboureurs.

Toujours, il faut t'en souvenir,
C'est notre honneur qu'ici je te confie,
J'aimerais mieux, si tu dois le flétrir,
Si jeune encore te voir perdre la vie;

STEFANO, avec fierté.

Je suis jeune; mais par bonheur
Ainsi que vous je sais à quoi m'engage,
De mon nom, l'inflexible honneur...
Croyez-moi bien, comme le cœur
Mon père l'honneur n'a point d'âge!

Rassurez-vous... le lieutenant n'a rien à craindre.

D. PEDRO.

Où est-il?..

STEFANO.

Dans la masure... au bout du jardin... où conduit la porte de cette chambre... mes précautions sont prises...

D. PEDRO, lui serrant la main.

C'est bien!.. (Voyant Stefano tourner ses regards vers les armes.) Et maintenant je conçois que tu ne veuilles plus rester ici.

STEFANO.

Oh! non! je ne puis attendre que Rosita et lui soient réunis!.. leur joie de se revoir me tuerait, mon père. Ah! si du moins nous étions quittes envers cet homme!.. si je pouvais lui remettre l'or donné par lui à Rosita, puis offrir à mon tour, à ma cousine...

D. PEDRO, sévèrement.

Stefano!

STEFANO, revenant à lui.

Ah! pardonnez, mon père... mais à l'idée que je vais perdre Rosita... je sens ma raison près de m'abandonner... laissez-moi m'éloigner, et ne craignez rien pour le lieutenant... j'ai trouvé un moyen de le sauver sans retarder mon départ.

D. PEDRO.

Quel moyen?..

STEFANO.

C'est d'aller me joindre immédiatement aux guérillas; me voyant des leurs, ils n'auront pas même l'idée de visiter notre maison et j'assurerai le salut de mon rival en partant avec ses ennemis.

D. PEDRO, après un silence.

Tu as raison... (Il lui montre les armes.) Prends-les donc!.. et que Dieu veille sur toi!..

(Rosita paraît.)

STEFANO.

Oh! merci, mon père, merci!..

(Il court prendre le fusil.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSITA s'avance vivement.

D. PEDRO et STEFANO, la voyant.

Rosita!..

ROSITA, les regardant avec inquiétude.

Mon cousin... que faites-vous?..

STEFANO, d'une voix sombre.

Rosita... je vais partir...

ROSITA.

Partir!.. (A don Pedro.) Il va partir, mon oncle?..

D. PEDRO.

Oui, mon enfant.

STEFANO, avec ironie et amertume.

Cela vous surprend?.. ne dois-je pas m'éloigner de celle à qui j'ai eu le malheur de dire que je l'aime, quand son cœur appartient à un autre!..

ROSITA, à part.

A un autre!.. il sait tout!.. (Haut.) Mais... ces armes... vous allez donc à la guerre?..

STEFANO.

Oui, ma cousine; c'est là, dit-on, qu'on a plus de chances pour oublier... ou pour mourir!

D. PEDRO.

Stefano!

ROSITA.

Mourir!.. (Courant à don Pedro.) Mon oncle, que signifie tout ceci?.. (Don Pedro se tait, elle va toute éperdue à Stefano.) Stefano!.. mais qu'y a-t-il donc?.. j'ai entendu du bruit dans ce village... nos jours seraient-ils menacés?.. allez-vous nous défendre avec ces armes?.. par pitié, répondez-moi?..

STEFANO.

Vous n'avez rien à craindre; tous vos désirs vont être remplis, au contraire, et mon absence doit y mettre le comble.

ROSITA, s'efforçant de retenir ses larmes.

Votre absence!.. hélas! pouvez-vous me parler ainsi!..

STEFANO, avec effort.

Adieu, ma cousine... soyez aussi heureuse que je serai malheureux! (Allant embrasser don Pedro.) Adieu, mon père!..

ROSITA, à elle-même, regardant Stefano.

Il s'en va... il s'en va réellement... et il me quitte sans me presser la main... sans me laisser seulement un regard d'amitié!..

D. PEDRO, à son fils.

Du courage! Stefano!..

ROSITA.

Ah! mais c'est affreux... c'est impossible!.. (A Stefano qui s'arrache des bras de son père. — D'une voix tremblante.) Stefano!.. vous ne partirez pas ainsi...

STEFANO, étonné.

Vous me retenez, ma cousine?

ROSITA, avec désordre, lui prenant la main.

Oui, oui... demeurez... Stefano... vous ne pouvez pas me quitter si brusquement.

STEFANO.

Il le faut!..

ROSITA, le retenant.

Je vous en prie!.. vous souffrez!..

STEFANO.

Oui... mais laissez-moi... je ne veux pas de votre pitié...

ROSITA.

De la pitié, mon Dieu!.. quand je vous supplie!..

STEFANO.

Adieu, Rosita!..

ROSITA.

Non... attendez du moins quelques instans!..

STEFANO, dont la jalousie et la colère se réveillent.

Attendre!.. attendre... pour vous voir la femme de l'autre... jamais!..

ROSITA, accablée.

Ah! toujours l'autre!.. (Courant à Stefano qui s'éloigne.) Stefano!.. (Il s'arrête sur le seuil de la porte qu'il va franchir, elle lui tend les mains.) Stefano!.. et si c'était vous que j'aime... si je n'ai jamais aimé que vous!..

STEFANO.

Moi!..

D. PEDRO, se levant.

Que dit-elle?

STEFANO, s'élançant vers Rosita.

Moi!.. vous m'aimez!..

ROSITA, avec abandon.

Oui, je vous aime!.. resterez-vous, enfin?..

STEFANO, jetant son fusil et ses pistolets.

Si, je resterai!.. (Il lui prend les mains et les

couvre de baisers.) Ah! toujours!.. ma Rosita adorée... (Allant à don Pedro.) Mon père, vous l'avez entendue... elle m'aime... (A Rosita.) Regardez-moi, Rosita, que je lise encore dans vos yeux cet aveu qui me rend à la vie!.. mais pourquoi donc alors... avoir rejeté mon bouquet ce matin?..

ROSITA.

Oh! pas tout entier, Stefano... vous ne vous en êtes pas aperçu...

STEFANO.

Comment?

ROSITA, lui montrant une fleur de jasmin qu'elle a tirée de son corsage.

AIR : Moi je suis là. (DE DE CAOUSSE.)

De votre bouquet détachée,
Tenez, regardez cette fleur;
En secret je l'avais cachée,
Pourriez-vous accuser mon cœur?
D'un aveu qu'il craignait d'entendre
Et qui cependant le charma,
Cette fleur souvenir bien tendre
Elle était là!
(Elle met la main sur son cœur.)

STEFANO, voulant s'emparer de la fleur.

Ah! donnez... donnez!..

(Il lui prend la main dont elle tient la fleur et la presse sur ses lèvres.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

Tiens!.. Ah! par exemple!..

D. PEDRO.

Don Rodrigue... que voulez-vous?

RODRIGUE.

Je venais... j'accourais. (Le prenant à part.) Dites donc, seigneur don Pedro... ce secret, savez-vous, enfin?

D. PEDRO, brusquement.

Rien.

D. RODRIGUE.

Ah! elle ne vous a pas dit?

D. PEDRO.

Elle ne m'a pas dit un mot de vous.

D. RODRIGUE.

Quelle dissimulation!.. Oh! les jeunes filles...

D. PEDRO.

Mais apprenez-moi ce qui vous amène.

D. RODRIGUE.

Ah! oui... je venais vous prévenir que le seigneur Alcade a eu beau faire pour vous épargner une visite désagréable, (Élevant la voix pour attirer l'attention de Stefano.) les guérillas, n'ayant pas trouvé leur fugitif dans les autres maisons du village... vont venir ici.

D. PEDRO.

Juste ciel!.. (Il va à son fils et lui pose la main sur l'épaule.) Stefano... ton hôte que tu oublies.

STEFANO, revenant à lui.

Le lieutenant!..

ROSITA.

Qu'avez-vous Stefano?

STEFANO, avec douleur.

Rosita!.. vous m'avez dit que vous n'aimiez que moi... et pourtant...

D. RODRIGUE, regardant au fond.

Ah bah!.. elle a dit...

D. PEDRO.

Silence!

STEFANO.

Et pourtant.... vous avez un fiancé, Rosita!

ROSITA, s'écriant.

Dubreuil!.. Ah! mon Dieu...

STEFANO, lui prenant la main.

Si ce fiancé venait réclamer l'accomplissement de votre parole... vous lui diriez, n'est-ce pas? que la reconnaissance seule, et non l'amour, vous avait engagée envers lui...

ROSITA, tremblant.

Oui... je lui dirais... je... Oh! mais... il me semble qu'il ne peut plus venir maintenant, Stefano.

D. PEDRO, passant entre eux et d'une voix imposante.

Et s'il était déjà venu?..

ROSITA, poussant un cri et regardant D. Pedro avec effroi.

Ah!..

STEFANO.

Mon père!..

D. PEDRO.

Silence!.. la passion n'a que trop parlé ici; il est temps que le devoir s'y fasse entendre.

D. RODRIGUE, à part.

Bon Dieu! qu'est-ce que j'apprends là!..

STEFANO, tremblant.

Oui, Rosita... si le lieutenant Charles Dubreuil était dans cette maison?..

ROSITA, éperdue.

Mon Dieu!

D. PEDRO.

S'il était venu vous chercher jusqu'en ces lieux au péril de sa vie?.. je vous le demande, à mon tour, Rosita, que lui répondriez-vous?

ROSITA, levant les yeux au ciel.

O mon père!.. mon père!..

D. PEDRO.

Eh bien?..

ROSITA.

Je répondrais au lieutenant Dubreuil que je suis sa promise devant Dieu et devant les hommes, et que je ne serai jamais à un autre, tant qu'il vivra pour être mon époux.

STEFANO, accablé.

Ah!..

D. PEDRO.

Tenir sa promesse et mourir! Bien, Rosita... tu es une digne fille!.. un noble cœur!..

D. RODRIGUE.

Oh! oui!.. elle méritait de s'allier à un Pelago. (Bruit à l'extérieur. Il court à la fenêtre.) Oh! ce sont eux... les guérillas.

D. PEDRO.

Les guérillas. (A Rosita.) Venez, Rosita... votre trouble pourrait nous trahir... Nous allons tenter de sauver votre fiancé... vous, soyez prête à le recevoir dignement.

STEFANO, voulant l'arrêter.

Mon père!.. ah! c'est le bonheur que vous m'enlevez.

D. PEDRO.

C'est l'honneur que je vous rends, mon fils.

(Il sort avec Rosita.)

D. RODRIGUE.

Ils approchent. Comment? ils posent des sentinelles aux portes de la cour... impossible de sortir... Je ne me soucie pourtant guère de me compromettre avec ce brutal de capitaine, qui me forcerait à parler, peut-être... à lui livrer un défenseur de ma noble cause... Jamais! (Avec énergie.) Plutôt... oui, plutôt me cacher aussi moi-même! (Il regarde autour de lui, aperçoit l'escalier et s'y précipite.) Ma foi! (Il monte l'escalier.) Je vais me cacher... Mes ancêtres me sauront gré de sauver leur dernier rejeton. (Il disparaît.)

SCÈNE VI.

STEFANO, puis LE CAPITAINE et DEUX SOLDATS; ensuite UN SOUS-OFFICIER et D'AUTRES SOLDATS.

STEFANO, les yeux fixés sur la porte à droite, avec une sorte d'égarement.

Quel songe!.. et quel réveil!.. Rosita m'aime!.. et tant que Dubreuil vivra, elle ne sera jamais à moi!.. tant qu'il vivra!.. Et cet homme... c'est moi qui l'ai sauvé!.. c'est moi qui dois veiller sur ses jours!.. et d'un seul mot je pourrais... Ah! fuyons... car le désespoir donne d'horribles tentations!.. Quittons ces lieux, où chaque pensée est un supplice ou un parjure!.. courons rejoindre les guérillas avant qu'ils n'entrent dans cette maison... car s'ils arrivaient en ce moment, s'ils venaient m'interroger... Ah! je ne sais si j'aurais la force... (Il se retourne vers le fond pour partir.) Fuyons!.. (Il s'arrête, sur un geste que lui fait le Capitaine en entrant.) Malheur! il est trop tard!..

LE CAPITAINE, à la cantonnade.

Deux sentinelles devant chaque porte et devant chaque fenêtre... (Aux hommes qui entrent avec lui.) C'est ici que nous devons trouver celui que nous poursuivons; tous les renseignemens me l'indiquent. Entrez donc, et cherchez partout... Au premier qui le découvrira, vingt quadruples! et l'honneur de lui porter le premier coup! (Ils sortent.)

STEFANO, à part.

Ciel!

LE CAPITAINE, lui frappant sur l'épaule.

Où couriez-vous donc, l'ami?.. Faire évader, sans doute, celui que nous cherchons et que vous avez caché ici?..

STEFANO, avec fermeté.

Vous vous trompez, Senor. Les Riaz de la Sarga sont connus de tout le pays pour être dévoués à la constitution de l'Espagne et à la Reine. J'ai trois frères dans l'armée nationale, et, quand vous m'avez arrêté, j'allais vous demander à entrer dans vos rangs.

LE CAPITAINE, avec défiance.

La défaite est heureuse... mais je ne l'admets pas... D'ailleurs, votre trouble... notre homme est ici... (Au sergent qui rentre.) Eh bien?

LE SERGENT.

Rien, Capitaine.

STEFANO, à part.

Dieu soit loué!

LE CAPITAINE, montrant la porte de droite.

Voyez ici!

STEFANO.

Un vieillard et une jeune fille...

LE CAPITAINE, au sergent.

Amenez le vieillard. (A part.) Il doit être avare ou faible... nous l'effraierons, ou nous le paierons. (A Stefano.) Vous, l'ami, vous allez monter à l'étage supérieur avec eux... vous leur ouvrirez toutes les portes, et vous ferez tout ce qu'ils vous commanderont. (Bas au sergent en lui remettant une bourse.) N'épargnez ni promesses, ni menaces pour gagner ce jeune homme. (A Stefano.) Vous m'avez entendu?..

STEFANO.

Oui, Monsieur.

(Il monte l'escalier; le sergent et un soldat le suivent.)

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, D. PEDRO, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Voici le vieux propriétaire de la ferme.

D. PEDRO, à ceux qui l'amènent.

Je ne répondrai qu'à votre chef, vous dis-je. (Au Capitaine.) Senor Capitaine... je suis surpris que vous veniez troubler ainsi le repos de ma maison!.. Mon nom seul doit vous apprendre que je suis aussi bon serviteur de l'Espagne...

LE CAPITAINE.

C'est ce que nous allons voir et ce que vous pouvez nous prouver, Senor, en nous déclarant franchement si l'ennemi que nous poursuivons a été caché par vous ou par les vôtres.

PEDRO, froidement et s'asseyant.

Vous pouvez chercher.

LE CAPITAINE.

Don Pedro Riaz... écoutez-moi... Si le rebelle que nous cherchons n'est pas chez vous... il y est venu du moins, et vous savez où il est. (Mouvement de D. Pedro.) Vous voudriez en vain le nier. (Montrant un poignard.) Cette arme marquée au chiffre du prétendant et qui vient d'être trouvée là... près de cette fenêtre, ne nous laisse aucun doute... Vous savez où est Simon Torre?

D. PEDRO, avec fermeté.

Simon Torre? Non, Monsieur.

LE CAPITAINE, sévèrement.

Vous le savez, vous dis-je... (Baissant la voix.) Or, pour protéger si discrètement un homme qui ne peut, par lui-même, vous inspirer que de l'horreur et du mépris... il faut qu'il vous ait promis une riche récompense?

D. PEDRO, avec dédain.

Une récompense!..

LE CAPITAINE.

Vous n'êtes pas forcé d'en convenir... mais on sait qu'à votre âge... l'or a quelque valeur...

D. PEDRO.

Taisez-vous, Capitaine... taisez-vous, et qu'on ne sache pas que vous osez...

LE CAPITAINE.

Personne ne nous entend... eh bien! dites un seul mot, faites un signe, et je vous promets...

D. PEDRO, se levant indigné.

Silence, vous dis-je! l'honneur d'un Castillan ne se vend pas.

LE CAPITAINE, avec sévérité.

Eh bien! puisque mes instances... (On entend

un coup de pistolet à l'extérieur. D. Pedro tressaille.) C'est ton fils dont on cherche à délier la langue par un autre moyen.

D. PEDRO.

Mon fils!

LE CAPITAINE, le retenant.

Don Pedro, pour la dernière fois, je vous ordonne de m'apprendre...

D. PEDRO.

Mon fils!

LE CAPITAINE.

Parlerez-vous?

D. PEDRO.

Jamais!

LE CAPITAINE.

Ah! c'en est trop! et je saurai punir...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE, descendant vivement l'escalier.

Arrêtez! arrêtez, Capitaine! votre homme est découvert! ou du moins, il va l'être.

D. PEDRO.

Que dit-il?

LE CAPITAINE.

Vous sauriez...

D. RODRIGUE.

Non, pas moi... mais Stefano!

D. PEDRO.

Stefano!

D. RODRIGUE.

Il a tout dit.

D. PEDRO.

Mensonge!

D. RODRIGUE.

Je le voudrais, je le voudrais, pour beaucoup; car c'est indigne, c'est... ah! trahir un fugitif! un serviteur de la bonne... (Se reprenant.) de la mauvaise cause, il est vrai, mais...

D. PEDRO.

Ne le croyez pas!

D. RODRIGUE.

Ah! c'est affreux! et pour de l'or!

D. PEDRO.

Tu mens! (Au Capitaine.) Il ment, vous dis-je!..

LE CAPITAINE, à D. Pedro.

Silence! (A D. Rodrigue.) Poursuivez.

D. RODRIGUE, qui avait reculé, à D. Pedro.

Vous ne me laissez pas achever... La vérité est qu'il refusait, mais le coup de pistolet du sergent qui lui a effleuré le front, l'a décidé.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! je m'en doutais.

D. RODRIGUE.

Il a d'abord poussé un cri... moi aussi; un cri singulier... il a pâli, chancelé... puis il a dit... comme un homme qui prend un parti violent : Celui que vous cherchez est ici.

(Il montre le jardin, le Capitaine regarde.)

D. PEDRO.

Grands Dieux!

D. RODRIGUE, poursuivant.

Hâtez-vous! faites le tour par la grande route, et cernez la masure qui est au bout du jardin; là, vous le trouverez tapi dans une excavation dont l'entrée est masquée par un amas de gerbes. (A D. Pedro.) Concevez-vous que Stefano...

(Le Capitaine court à l'escalier, et monte quelques degrés pour appeler ses soldats.)

D. PEDRO.

Assez, misérable! assez! Cesse de calomnier mon fils!

D. RODRIGUE, avec une fière gravité.

Seigneur don Pedro, vous oubliez qui je suis! Je pourrais m'offenser,.. mais je respecte votre malheur. Au surplus, si vous doutez de mes paroles, vous croirez vos yeux, peut-être. (Montrant Stefano.) Voyez!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, STEFANO, LE SERGENT, DEUX SOLDATS.

(Stefano, pâle, abattu, l'air sombre et presque égaré, traverse la salle sans apercevoir son père, et va se placer à la fenêtre qui donne sur la route. Il tient encore dans sa main et serre convulsivement la bourse qui lui a été donnée par le sergent.)

D. PEDRO.

Une bourse! de l'or! c'est pour cet or qu'il demandait tantôt.. Ah! sa jalousie et son funeste amour, l'ont perdu!

(Il se laisse tomber dans le fauteuil.)

LE CAPITAINE, au Sergent et à un des Soldats.

Restez ici, près de cet homme... Surveille-le bien... et si, avant que nous ayons pénétré dans cette masure que vous voyez là-bas... il fait un seul geste, un seul mouvement!..

LE SERGENT.

Il suffit!

LE CAPITAINE, aux Soldats.

Suivez-moi! (Ils sortent.)

SCÈNE X.

D. PEDRO, STEFANO, D. RODRIGUE; puis ROSITA.

D. PEDRO.

Il est donc vrai! il est donc vrai!.. mon fils a trahi son hôte!.. livré son rival!..

STEFANO, que la voix de son père a tiré de sa préoccupation.

Mon père!.. Ah!..

(Il s'appuie, presque défaillant, sur le bras du Sergent.)

ROSITA, entrant et venant se jeter au-devant de D. Pedro.

Ciel!

STEFANO.

Rosita! (Il cache sa tête dans ses mains.)

ROSITA, voyant Stefano qui s'est replacé à la fenêtre, et semble suivre d'un œil avide la course des guérillas.

Stefano! gardé par deux soldats!.. Qu'est-ce que cela signifie? (Allant à Stefano.) Stefano!

D. PEDRO, l'arrêtant.

Ah! garde-toi d'approcher cet homme! et toi, qui lui as avoué tout à l'heure que tu l'aimais... Hâte-toi de lui dire que tu le méprises!

ROSITA.

Ah!

D. PEDRO.

Oui! car c'est un lâche et un traître!

ROSITA, avec horreur.

Lui!.. (Regardant Stefano.) Oh! c'est impossible!.. Qui dit cela?.. (Elle regarde D. Rodrigue d'un air indigné.) Qui?

D. RODRIGUE, embarrassé.

Je... c'est... Demandez!

(Il se remet à l'écart.)

D. PEDRO.

Qui le dit?.. (Lui montrant la fenêtre.) Tiens, vois-tu là-bas ces hommes armés?

ROSITA.

Les guérillas. Eh bien?

D. PEDRO.

Eh bien! ils vont surprendre et frapper Dubreuil dans son dernier refuge!

ROSITA.

Ciel!

D. PEDRO.

Et c'est lui qui les a envoyés là! c'est Stefano!..

ROSITA.

Stefano! (S'éloignant de lui.) Ah!

(Stefano fait un mouvement pour s'élancer vers elle, il est arrêté par ses deux gardiens.)

STEFANO, à lui-même.

Ah! mon courage!.. soutiens-moi!

ROSITA, accablée.

Stefano!

D. PEDRO, lui prenant la main.

Air du Cid.

Vois dans sa main, cet or, cet or infâme,
Ce prix du sang, qu'il vient d'oser trahir,
Aime-le donc, enfant, deviens sa femme,
Et prends la dot, qu'il est près de t'offrir.

(Il se couvre la figure de ses mains, et pleure amèrement.)

ROSITA, se soutenant à peine.

Mon Dieu! mon Dieu!

STEFANO.

Ah! ils arrivent!.. (Au Sergent.) Voyez, la masure est cernée.

LE SERGENT.

En effet, il ne peut plus leur échapper. (Avec colère.) Ah! mordieu! ne pas être là.

STEFANO.

Ils brisent la porte!

LE SERGENT.

Oui, et le Capitaine nous fait signe d'accourir. (Au Soldat.) Alerte! (Il sort avec lui.)

STEFANO, respirant.

Enfin!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins LE SERGENT et LE SOLDAT.

D. RODRIGUE, qui regarde dehors.

Il entrent... ah! cette fois, il est perdu!

ROSITA.

Perdu!

D. PEDRO.

Perdu! (Regardant Stefano.) Et c'est lui! l'infâme!..

D. RODRIGUE.

Ah! c'est affreux!

STEFANO, jetant la bourse à ses pieds.

Perdu! Il est sauvé, mon père!

TOUS.

Sauvé!

STEFANO.

Oui, sauvé!.. Dubreuil est sauvé!

TOUS.

Que dit-il?

STEFANO.

La vérité! Écoutez... Un coup de pistolet tiré par moi devait avertir Dubreuil qu'il y avait pour lui danger à rester dans sa retraite et qu'il devait la quitter en toute hâte, pour revenir dans cette chambre par le passage secret.

ROSITA, regardant à droite.

Par là.

STEFANO.

Jugez donc de l'effroi, de l'anxiété où m'a jeté le coup de feu tiré là-haut par le guérillas! Mais alors une idée subite... ô mon Dieu! je vous remercie, car c'est vous qui me l'avez inspirée et donné la force et le courage de l'accomplir. Dubreuil, prenant ce coup de feu pour le signal convenu, allait accourir et se jeter lui-même entre les mains de ses ennemis... il fallait donc à tout prix les éloigner d'ici.

ROSITA.

Eh bien?

STEFANO.

Eh bien! alors, j'ai feint de céder aux sollicitation des guérillas... j'ai feint de trahir mon hôte en acceptant cet or honteux, je me suis laissé accuser par vous, mon père, de l'action la plus lâche, la plus odieuse... et je n'ai rien dit... Vous vous êtes éloignée de moi avec horreur, Rosita... et je n'ai rien dit encore! Ah! ce que j'ai souffert! mais qu'importe! j'ai réussi! j'ai sauvé mon hôte... mon rival! et je suis resté digne de vous deux!

D. PEDRO, se redressant avec dignité.

Don Stefano Riaz... votre père vous prie de lui pardonner...

STEFANO, se jetant dans ses bras.

Mon père!.. (Il tend la main à Rosita, qui ose à peine lever les yeux sur lui) Rosita!..

D. RODRIGUE, allant lui donner la main.

Ce cher ami!.. je disais bien qu'il était incapable!..

STEFANO, courant à la porte à gauche; appelant.

Lieutenant Dubreuil... venez... venez vite! (Un silence.) Ah!.. (Il se précipite dans la chambre.) Lieutenant!..

ROSITA.

Il ne répond pas!..

D. RODRIGUE.

C'est singulier!.. est-ce que...

STEFANO, reparaissant pâle et en désordre.

Personne!.. mon Dieu! si je m'étais trompé!.. s'il n'avait pas entendu!..

D. PEDRO.

Que signifie?

(On entend une rumeur au loin.)

D. RODRIGUE.

Écoutez... n'entendez-vous pas...

D. PEDRO.

Des acclamations... des cris de joie...

STEFANO.

Oh! oui... plus de doute! les misérables! ils l'ont découvert... ils vont le frapper!.. un ennemi sans défense!..

D. RODRIGUE, qui regarde au fond.

Ah! mon Dieu!..

D. PEDRO, à son fils qui se désespère.

Calme-toi!..

D. RODRIGUE.

Mais oui... je ne me trompe pas... c'est bien ça... (S'élançant dehors.) Par exemple!..

STEFANO.

Ah! que ne suis-je tombé auprès de lui!.. (Se levant.) Mais si je n'ai pu le défendre, je le vengerai du moins!..

ROSITA.

Stefano!..

STEFANO.

Laissez-moi!.. ne voyez-vous pas que ces lâches vont aller publier partout que don Stefano Riaz est un traître et un infâme!.. Ah!.. laissez-moi leur reporter cet or... et qu'ils sachent bien que pour prix de ma trahison c'est la mort que je veux!..

(Il s'arrache des bras de Rosita et se précipite vers le fond.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBREUIL, puis D. RODRIGUE.

TOUS.

Dubreuil!..

DUBREUIL.

Vraiment, oui, c'est moi!.. (Les regardant tous.) Mais cet étonnement... Ah! c'est juste... vous ne m'attendiez pas par cette porte... ah! c'est que les rôles ont changé depuis tantôt... (Montrant la fenêtre.) Regardez...

D. PEDRO.

Comment!.. que vois-je?.. des soldats du prétendant... des ennemis!..

DUBREUIL.

Non!.. car il n'y a plus ici de carlistes ni de christinos... il y a de braves Espagnols qui ont protégé, sauvé un honnête Français; au reste, si vous avez eu quelques inquiétudes sur mon compte, c'est ma faute.

STEFANO.

Comment?..

DUBREUIL.

Parce qu'au lieu d'accourir ici après avoir entendu le signal, j'ai pris la route opposée... où je venais d'apercevoir l'uniforme de mon régiment... c'était le bataillon dont je vous parlais ce matin...

D. RODRIGUE, arrivant.

De beaux hommes!.. ah! Dieu! les superbes beaux hommes!..

DUBREUIL.

En deux sauts je fus au milieu de mes camarades avec qui je revins galment pour dire quelques mots aux guérillas... qui ont filé sans entrer en discussion.

D. RODRIGUE.

Mais ils reviendront avec du renfort, croyez-moi... le jour baisse, profitez de ce moment pour gagner du terrain.

DUBREUIL.

Oui... mais pas avant pourtant que j'aie remercié mes dignes hôtes. (Il serre la main de don Pedro; don Rodrigue s'avance et lui tend les siennes, mais Dubreuil feint de ne pas le voir et regarde Rosita.) Sans oublier cette jolie personne qui se tient à l'écart, ne sachant si je l'ai reconnue... Rosita!..

ROSITA, s'avançant timidement.

M. Dubreuil...

DUBREUIL, à part.

Elle est encore plus jolie qu'autrefois... (Haut.) Oui, c'est bien moi... aimable Rosita Lopez... ma charmante promise... à qui je viens causer... car j'ai appris... (Montrant don Rodrigue.) Ce jeune hidalgo m'a tout conté... le généreux dévoûment de votre cousin... et autre chose...

ROSITA, tremblante.

Ordonnez de mon sort... je suis prête...

D. PEDRO, à Stefano qu'il voit pâlir.

Allons... encore quelques minutes de courage et tout sera terminé... (A Dubreuil.) Parlez, Monsieur!..

DUBREUIL.

Un instant... sombres Espagnols... je n'accuse personne.. c'est moi seul, au contraire, qui ai besoin d'indulgence... Eh! mon Dieu, oui, l'officier français, l'épée à la main, se bat aussi bien que pas un... c'est connu; mais relativement à la constance, je l'avoue en rougissant, et j'en ai fait la triste expérience... nous ne sommes pas digne de délacer l'espadrille du plus chétif Castillan... à commencer par Monsieur.

(Il montre don Rodrigue.)

D. RODRIGUE.

Chétif! comment chétif!.. un Tortico!..

DUBREUIL.

Ah! oui... Pardon, Sire!.. Bref, tout ce que j'ai pu faire en quittant la Navarre a été d'être fidèle jusqu'en Biscaye... Malheureusement nous avons été plus loin... beaucoup plus loin... ce qui fait qu'aujourd'hui tout ce que je possédais de constance y a passé... Je suis complètement ruiné... avec une foule de dettes du même genre, une surtout que j'avais oubliée, et qu'une missive venue de France m'a rappelée. Pauvre Marguerite! c'est la plus ancienne... Première hypothèque, je dois payer celle-là avant les autres, n'est-ce pas?.. Après, nous verrons.

D. PEDRO.

Eh bien?

DUBREUIL, gravement.

Eh bien! je connaissais votre devise : *Tenir sa promesse ou mourir*. Je savais qu'en digne et fidèle Espagnole, ma promise m'eût plutôt attendu toute la vie que de manquer à sa foi... Je devais donc venir et je suis venu lui rendre sa parole et lui proposer de reprendre réciproquement nos anneaux de fiançailles... (A Rosita.) Senorita... vous en avez sans doute...

ROSITA, lui présentant un anneau qu'elle a vivement ôté de son doigt.

Le voici!..

DUBREUIL, riant de son empressement.

Ah! bien obligé!.. (A part, en la regardant.) Dieux! est-elle jolie!.. (Haut.) Après ça, pourtant, si vous exigiez...

ROSITA, vivement.

Non ! (Baissant les yeux.) Non, Monsieur.

DUBREUIL.

Non? alors je vais, à mon tonr... (Il cherche parmi les bagues qu'il a aux doigts.) Ah ça ! voyons.

D. RODRIGUE, à Stefano.

En a-t-il ! en a-t-il !

DUBREUIL, à Rosita.

Pardon, Senorita, je suis à vous... (Trouvant l'anneau qu'il cherche.) Ah!... (A part, en l'ôtant de son doigt et regardant Rosita.) Et dire qne, si je voulais... je puis encore...

STEFANO.

Il hésite !

ROSITA.

Ciel !

DUBREUIL, les regardant, et voyant la douleur de Stefano, fait un effort sur lui-même, prend la main de Rosita, et lui passe l'anneau au doigt.

Tenez, Mademoiselle.

STEFANO et ROSITA, avec joie.

Ah !

STEFANO, lui serrant la main avec effusion.

Monsieur !..

D. PEDRO, à Rosita.

Rosita, vous ne songez pas que vous avez à faire une autre restitution.

DUBREUIL.

Qnoi? Ah ! oui, l'argent dn capucin... Laissez donc... c'est de l'argent d'Espagne... il doit y rester... il n'y en a, pardieu ! déjà pas trop.

D. RODRIGUE.

Bien ! très bien ! jenne homme !.,

DUBREUIL.

Votre Majesté est contente ?

D. RODRIGUE.

Très contente... Mais, croyez-moi, nos ennemis vont venir prendre leur revanche... Snivez-moi... la nuit approche... Je connais un petit sentier dans les rochers...

DUBREUIL.

Un chemin sûr... à l'abri de tont danger?.. Je m'en rapporte à vous, prince des Asturies, et je vous snis avec mes hommes (A Stefano et à D. Pedro.) Braves Castillans, mes sauveurs... adieu...

Air : Adieu, Eugénie ! adieu.

Adieu, séparons-nous.

STEFANO.

Ah ! du silence,
De la prudence.

DUBREUIL, pressant ses mains et celles de Rosita.

Mais je vais loin de vous,
Avec constance,
Oui, de vous tous,
Garder, en France,
La souvenance. (BIS.)

ROSITA.

Ici, vous aviez oublié
Votre promise.
Gardez notre devise,
Au moins pour l'amitié;
Et conservant sans cesse
De nous, doux souvenir,
Songez qu'il faut mourir
En tenant sa promesse.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Adieu, séparons-nous ;
Mais du silence,
De la prudence.
Je saurai, loin de vous,
Avec constance,
Oui, de vous tous,
Garder, en France,
La souvenance !

LES AUTRES.

Adieu ! séparons-nous;
Mais du silence,
De la prudence,
Et surtout, loin de nons,
Avec constance,
Oui, de nous tous,
Garder, en France,
La souvenance !

(La nuit est venue. Dubreuil sort avec mystère, guidé par Rodrigue. D. Pedro, Stefano et Rosita l'accompagnent jusqu'au fond et échangent avec lui des signes d'adieu. La rideau baisse.)

FIN.

mprimerie de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 12.